

THÉÂTRE

Tout le chaos du monde
Page E 3



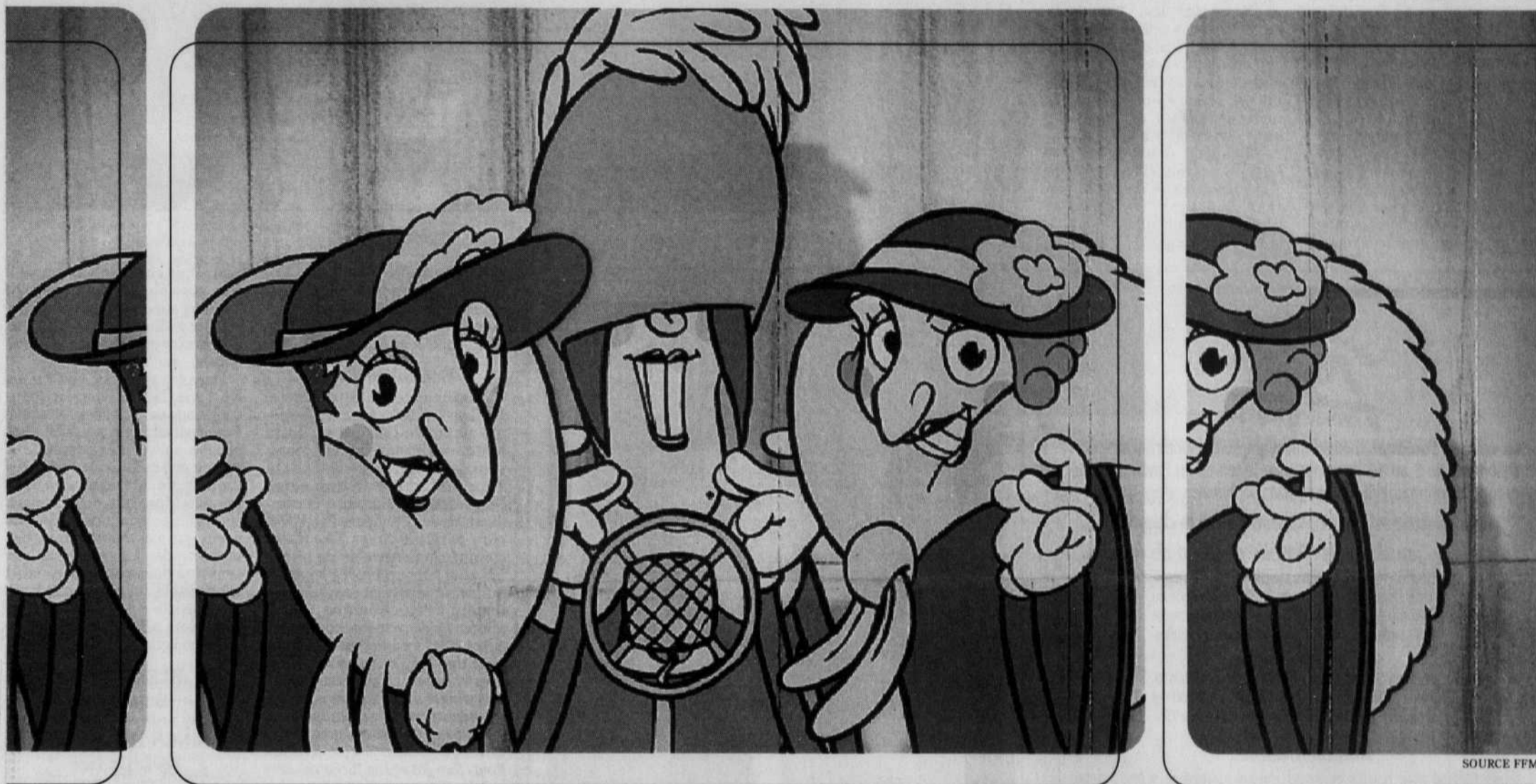
CINÉMA

L'école des femmes
Page E 8

LE DEVOIR

CAHIER
E

CULTURE



SOURCE FFM

Les Triplettes de Belleville



Le réalisateur Sylvain Chomet préconise une animation pure, proche du mime, aux antipodes de Disney

L'action se déroule
au cours des années
50-60 et les dessins
s'offrent un petit
côté suranné
collé à l'époque.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Autant vous le dire tout de suite, *Les Triplettes de Belleville*, long métrage d'animation 2D, avec dessins à la main, est un vrai délice. Rien de plus drôle ou de mieux exécuté que cette comédie absurde et folle (et muette) signée Sylvain Chomet. Le film, coproduction entre la France, la Belgique et le Canada, fait un malheur dans l'Hexagone (800 000 entrées et il continue sur sa lancée). Il a gagné dernièrement les écrans de l'Angleterre avec un égal bonheur. Au dernier Festival de Cannes, *Les Triplettes de Belleville*, présenté hors concours, avec ses personnages de caricature, son humour et ses décors spectaculaires, avait déjà lancé son éclair de bonheur sur une édition morne.

Précisons qu'on y fait la rencontre d'une vieille mémé européenne à pied bot qui pousse son filleul à devenir champion du Tour de France. À la suite d'un rocambolesque enlè-

vement, le cycliste se fera enlever par d'affreux mafiosi et expédier outre-Atlantique sur un paquebot. Mémé et son gros chien auront tôt fait de les suivre en Amérique en pédalo. Là-bas, un trio de chanteuses fofolles, bouffantes de grenouilles, partageront leurs délirantes aventures. L'action se déroule au cours des années 50-60 et les dessins s'offrent un petit côté suranné collé à l'époque. «*Je me suis fait plaisir, explique Sylvain Chomet. Les éléments de cette époque-là, vêtements, voiture, mobilier, etc., sont plus intéressants à dessiner que ceux d'aujourd'hui.*»

Montréal mégapole

Sylvain Chomet, qui déteste l'avion, n'accompagne pas son film aux festivals de Montréal et de Toronto. *Le Devoir* l'a joint au bout du fil dans sa maison de Normandie.

Il précise avoir conçu son animation comme un film d'acteurs. Ces personnages sont muets, mais la musique de hip-hop, le bruitage, les aboiements du chien occupent l'espace sonore. «*L'absence de dialogues confère du poids aux per-*

sonnages, estime-t-il. Chacun a sa façon de bouger, qui prend de l'importance dans un film sans paroles. Ça donne une animation pure, proche du mime, méthode qui a fait ses preuves dans les années 20 et 30. Et puis, j'étais en réaction contre les récents films de Disney, si bavards.»

Sylvain Chomet est Français, mais il a vécu dix ans au Québec. Le studio principal des *Triplettes de Belleville* était à Montréal; 80 % du film y a été créé, plusieurs techniciens de chez nous y ont travaillé. Celui qui a composé la merveilleuse musique avec son hip-hop, un des éléments clés du film, est le Québécois Benoît Charest. «*Je l'avais entendu jouer dans un club de Montréal, le Quartier latin, explique Chomet. Quand on a cherché un musicien, on a écouté sa trame musicale du film Matroni et moi, qui m'a beaucoup plu. Comme les triplettes sont des musiciennes, il fallait avoir la musique avant d'exécuter les dessins. La femme de Benoît et sa grand-mère y préféraient entre autres leurs voix. On est devenus très amis, lui et moi.*»

Il a mis cinq ans à monter ce projet dont personne ne voulait. Didier Brunner, le producteur français de *Kirikou et la sorcière*, l'a appuyé. Quatre ans passés à trimer sur une animation, c'est long. Sylvain Chomet se décrit comme un réalisateur très directif, qui supervise et pousse ses collaborateurs au delà de leurs propres limites. Trois cents personnes

VOIR PAGE 9: TRIPLETTES

Culture

MUSIQUE

La communauté No Type

Le patron de l'étiquette, David Turgeon, mentionne une probable participation au festival Sonar en 2004 et des nouveautés à la pelle

DAVID CANTIN

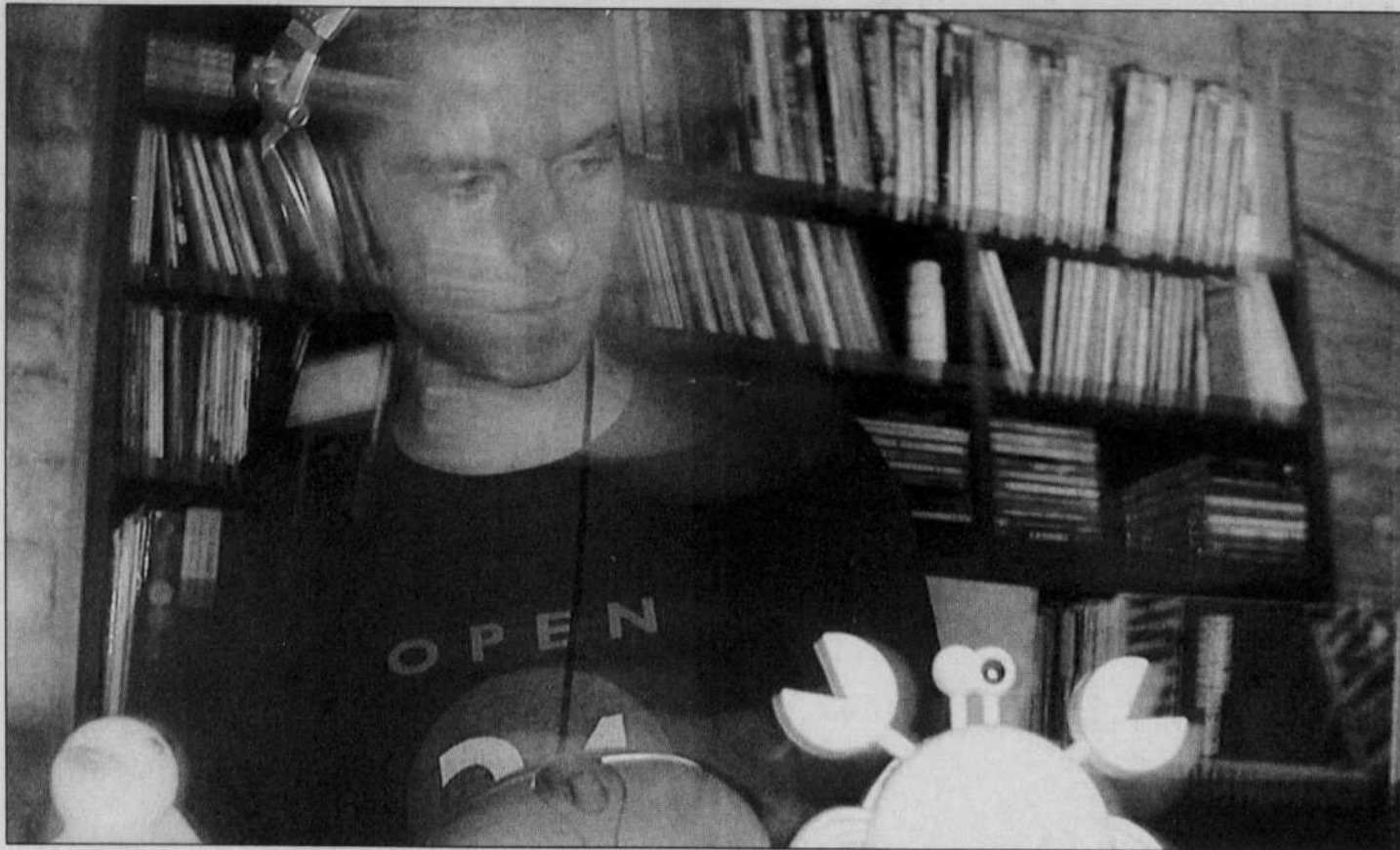
Depuis deux ans, l'étiquette montréalaise No Type (affiliée au site Internet www.notype.com) affiche une croissance rapide et judicieuse. Avant la fin 2003, on parle déjà d'atteindre la quinzième parution dans le créneau assez vaste des musiques électroniques. Après un passage remarqué au festival Mutek au printemps, la nouvelle saison s'annonce d'ailleurs plus prometteuse que jamais. Cette semaine, l'album *Bleak 1999* du Canadien Tomas Jirku arrive chez les disquaires au même moment que l'électronica délinquante et peu orthodoxe de Books On Tape.

Depuis les débuts du site, en 1998, on prône chez No Type une liberté artistique foisonnante. Toutefois, selon David Turgeon, le fondateur du label, il s'agit de bâtir un catalogue qui s'appuie sur une cohérence nécessaire. «On constate que deux lignes directrices s'imposent au fil des sorties. Il existe une certaine dualité entre les recherches assez expérimentales de *Coin Gutter*, par exemple, et une électronique IDM plus accessible comme celle de *Headphone Science*. On souhaite que ces choix se précisent encore davantage avec le temps.» Il

faut peut-être savoir que No Type a aussi beaucoup contribué à l'écllosion d'artistes fort importants tels Tomas Jirku ou encore l'énigmatique Claudia Bonarelli. D'ailleurs, le *click-house* de Jirku est d'abord apparu sur le site de cette communauté musicale avant d'atterrir chez Alien8 (Substractif), Intr_version, Force Inc. ou Onitor.

Comme l'indique son titre, *Bleak* date de 1999, alors que Jirku pratiquait un minimalisme sombre et mélodique. Proche de son travail sous le nom de The Viceroy, cet album déstabilise grâce à des atmosphères aussi étranges qu'irréelles.

«On a affaire à une réalisation plus crue et directe, commente Turgeon, sans détours ou traitements inutiles, qui surprend par sa vélocité singulière. À mon avis, cet album-concept a très bien vieilli même s'il se détache du travail actuel de Tomas [l'excellent *Plusism* avec sa comparse Robin Judge]. Même s'il a la chance de sortir des CD sur des étiquettes aussi prestigieuses que Force Inc. en Allemagne, Tomas est toujours resté en contact étroit avec No Type. On demeure donc très heureux de pouvoir enfin lancer *Bleak 1999*.» Après sa prestation, la semaine dernière à Montréal,



Tomas Jirku en plein travail.

SOURCE NO TYPE



Le Cochon Souriant, théâtre ambulant, sera à Montréal avec son chapiteau, du 5 au 14 septembre, sur le terrain du Pavillon d'Éducation Communautaire Hochelaga-Maisonneuve.

Deux spectacles seront présentés sous le chapiteau :

Patolli, le jeu de la vie. Patolli, el juego de la vida.

Création réalisée en 2003, avec la compagnie mexicaine SextoSol, pour la première fois en tournée au Québec. Patolli, le jeu de la vie, spectacle inspiré du jeu aztèque Patolli, s'adresse à tous les publics.

Représentations :

Vendredi 5 septembre : 19h30 ; samedi 6 : 19h30, atelier d'initiation au jeu Patolli à 17h30 et dimanche 7 : spectacle à 16h, atelier Patolli à 13h.



SextoSol

Patolli

Amatxi raConte...

Conte théâtral pour adultes et grands enfants mettant en scène Amatxi, la doyenne des gitans du spectacle du Cochon Souriant, Si par Al-Zahr, vous entendez un O'kolo dans les ciels magnifiques... , accompagnée de Nyx-Nérabé, sa muse-musicienne. Amatxi raconte... propose un voyage poétique conjugant le baume mystérieux des contes, le langage des corps et une parole musicale originale.

Représentations :

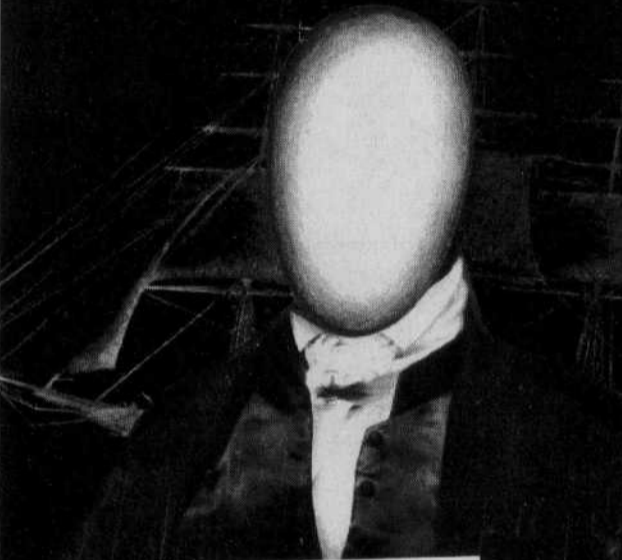
Jeu 11 septembre, vendredi 12, samedi 13 et dimanche 14 à 20h30 sous le chapiteau.

Billets en vente au kiosque d'accueil près du chapiteau situé au PEC, 1691 bd Pie IX (Lafontaine).

Informations-Réservations : (514) 928-3439

PEER GYNT

Texte: Henrik IBSEN adaptation et mise en scène: Peter BATAKLIEV
d'après une traduction de Marie Cardinal



À L'AFFICHE MAINTENANT
6 SOIRS SEULEMENT

Peer Gynt est celui qui vient vers nous comme le reflet vient vers celui qui s'approche du miroir.

2 au 13 septembre

Une production du Théâtre Décalaga créée en résidence de création

Réservation 514.521.4493
Admission 514.790.1245

www.usine-c.com

Visitez-nous et inscrivez-vous!

USINE C

1345 Lalonde metro Beauport

avec The Universe et DJ Tobias, Jirku, désormais installé à Vancouver, entreprend une tournée de deux mois qui le mènera en Europe et au Japon.

Books On Tape

Parallèlement à cette sortie, No Type récidive avec le deuxième album de l'Américain Todd Matthew Drootin (mieux connu sous le pseudonyme Books On Tape). Membre du duo noise *Morceaux de Machines* et coordinateur de l'étiquette, Erick Dorion parle de *Sings The Blues* comme d'un ensemble de pièces qui pourrait surprendre les gens qui ne s'intéressent pas habituellement à l'électronique. «Todd fait partie de cette mouvance d'artistes électroniques qui provient du rock indépendant. C'est frais et intense. Il s'amuse à mêler les rythmes d'une manière très inattendue. Il remercie d'ailleurs sur son album des artistes aussi différents que Sonic Youth, Timbaland, Sun Ra et Lee "Scratch" Perry.» Le disque sortira même aux

États-Unis chez Greyday, puis il sera possible de voir Books On Tape en spectacle au début novembre à Montréal avec la formation électro-punk française Métal Urbain.

Dans les projets à venir pour No Type, David Turgeon mentionne une participation éventuelle au festival Sonar en 2004 ainsi que des nouveautés à venir de la part du duo inclassable Front, des Italiens de Metaxu, des très bruyants *Morceaux de Machines* et du glitch abstrait de 83-345, de même que son propre projet sous le nom de Camp. Pour en connaître davantage sur ce label imprévisible, on recommande de visiter le site www.notype.com, où différents albums sont disponibles en ligne.

BLEAK 1999

Tomas Jirku

SINGS THE BLUES

Books On Tape
(No Type - Fusion III)

Une pièce de théâtre sur le couple, conçue et interprétée par un couple.

Une rencontre où le public est partagé entre la fiction et la réalité. Quand un acteur incarne un personnage sur scène, qui est sur scène ?

Henri & Margaux



Texte, mise en scène et interprétation
Daniel Brière et **Evelyne de la Chenellière**

Direction technique, régie et éclairages
Guillaume Cyr

Une production du
Nouveau Théâtre Expérimental

Dès mardi

Du 9 au 27 septembre à 20h30

A Espace Libre

1945 Fullum, métro Frontenac

Réservations (514) 521-4191



le nouveau théâtre
NTE
expérimental
www.nte.qc.ca
theatre@nte.qc.ca

Profitez de notre nouvelle offre : un **PASSEPORT NTE** au prix de 45\$ vous donnant accès à chacune des 3 productions de notre nouvelle saison. Informez-vous au 521-4191. Renseignez-vous également sur notre **FORFAIT** avec le restaurant l'Armorcain, situé à deux pas du théâtre.

LE DEVOIR

RESTAURANT
L'Armorcain

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE



www.tnm.qc.ca

HAMLET

DE SHAKESPEARE

TEXTE FRANÇAIS DE JEAN-MICHEL DÉPRATS
MISE EN SCÈNE DE PATRICE CAURIER & MOSHE LEISER

AVEC GABRIEL ARCAND • CHARLES BERLING • ISABELLE BLAIS • MARC BODNAR • CHRISTIANE COHENDY • ROLAND DEPAUW • MAURICE DESCHAMPS • CÉDRIC DORIER • RACHID HAFASSA • DENIS LAVALOU • GABRIEL SABOURIN • JEAN-MARIE WINLING



DÈS LE 9 SEPTEMBRE 514-866-8668 www.tnm.qc.ca

FAITES-VOUS PLAISIR : RÉSERVEZ VOS SOIRÉES DE THÉÂTRE POUR L'ANNÉE. ABONNEZ-VOUS!

Affilié au réseau Métrol

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

JANE MAPPIN

CHORÉGRAPHE

CINQ VOIX, CINQ VISAGES

17-18-19-20 SEPTEMBRE 2003 // 20 H



UNE SUITE DE SOLOS EN DIALOGUE AVEC LE CINÉMA, LA LITTÉRATURE, LA MUSIQUE ET LE CHANT.

INTERPRÈTES >

Irène Galesso, Sophie Janssens, Jane Mappin, Mathilde Monnard et Chanti Wadge, accompagnées par cinq fillettes de sept ans : Ophélie Dubois, Clémentine Labrecque, Antonia Mappin-Kasirer, Giulia Pool, Béatrice Thompson-Merrigan
CHANTEUSES > Claude-Marie Landré, Sandra Luciantonio
MUSIQUE ORIGINALE > Claude-Marie Landré
CINÉASTES > Bernadette Houde, Joel Taylor
COLLABORATEUR ARTISTIQUE > Serge Ouaknine
ÉCLAIRAGES > Armando Gomez Rubio
COSTUMES > Marirosa
RÉPÉTITRICE > Héléne Melançon

LE DEVOIR



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
réseau admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

Culture

THÉÂTRE

Tout le chaos du monde

Le comédien français Charles Berling incarne un Hamlet qui nous ressemble douloureusement

Le TNM s'associe à pas moins de sept diffuseurs français* pour monter le plus célèbre des Shakespeare: *Hamlet*. À la mise en scène, deux hommes identifiés en Europe au monde de l'opéra: Patrice Caurier et Moshe Leiser. Avec des comédiens d'ici et de là-bas, dans une nouvelle traduction plus drue de Jean-Michel Déprats, des costumes, une musique et une scénographie «aux antipodes de l'imagerie figée à laquelle on pourrait penser», ils proposent un *Hamlet* habité par tout le chaos du monde.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Il aurait été presque normal de le voir arriver crevé, peut-être même pâle, tout au bout de l'épuisante série d'entrevues commencée en début de journée, dès 8h30, avec force micros et caméras. Eh bien non! Même si Montréal est tout gris dans cette fin d'après-midi d'il y a une dizaine de jours qui sentait partout l'automne à plein nez, Charles Berling est là devant, frais comme une rose... une rose rouge sang qui brûlerait, par flambées rapides et intenses, d'une passion communicative en parlant de cet étonnant visionnaire qui avait pour nom William Shakespeare.

L'urgence

«C'est le texte le plus célèbre de Shakespeare: partout sur la planète, on en connaît au moins l'Étre ou ne pas être...». Mais comme comédien et comme citoyen, je suis absolument médusé de constater à quel point il me rejoint au plus profond de moi-même, ce texte», raconte d'abord le comédien français qu'on a pu voir récemment au cinéma dans *Le Soleil assassiné* d'Abdelkrim Bahloul, présenté dans le cadre du récent FFM.

«Hamlet est une pièce qui déborde le théâtre, qui déborde les époques aussi et qui s'inscrit dans nos vies», reprend Berling. Dans sa vie, du moins, j'ai toujours été attiré par Hamlet: j'en ai vu une quinzaine de versions. Mais je ne pensais pas qu'un texte puisse me traverser avec autant d'incandescence.»

C'est que les metteurs en scène Patrice Caurier et Moshe Leiser ainsi que les concepteurs du spectacle — Christian Fenouillat à la scénographie, Christophe Forey aux éclairages et Agostino Calvaca aux costumes — ont plutôt voulu définir Hamlet comme un être déchiré par des tendances aussi extrêmes qu'irréconciliables. Par l'urgence.

«Hamlet est un être extrême dans sa violence et son désarroi. Il n'a pas vraiment de réponse aux questions qui le tourmentent, mais il ne peut plus rien avoir aujourd'hui d'un gracieux désespéré ou d'un romantique mélancolique. C'est un être impulsif, imparfait, un homme qui regarde le noir avec un vivant désir. Et il est confronté à l'urgence d'agir.»

C'est qu'on a voulu faire de ce Hamlet un homme déchiré par des tendances irréconciliables: «En quelque sorte, c'est un mélange bizarre entre Prince et Chaplin», reprend le comédien, un homme vivant dans des zones contradictoires. Des zones troubles qui ressemblent à celles qu'on rencontre aujourd'hui tous les jours à cause du rétrécissement du monde engendré par l'omniprésence des médias. Qu'on pense au chaos révélé par les informations télévisées et les journaux, à l'urgence d'agir, partout, sur tous les plans, à la corruption politique érigée en

système, à l'environnement qui se dégrade... Par contre, c'est vraiment de façon non explicite que la production identifie la pièce et le chaos de notre monde à nous.»

On peut donc se persuader à l'avance qu'il y aura bien, vraiment, quelque chose de pourri en ce royaume de Danemark qui s'installe dès mardi au beau milieu de l'ancien Red Light, un quartier qu'on ne semble jamais parvenir à «décrotter» complètement et qui est comme une accusation dressée de façon parfois obscène devant notre bonne conscience bedaine...

Modernité

Dans le petit café du TNM, tout à coup, on se bouscule presque. Après l'artillerie lourde de la télé qui se traduira peut-être, dans le meilleur des cas, en petits segments de 30 secondes, les photographes jouent maintenant du flash avec les vedettes du spectacle pendant que les pousseurs de crayon attendent leur tour... Isabelle Blais, qui campe Ophélie, est très en demande puisque ni la grande Christiane Cohendy, qui fut la Clytemnestre du remarquable *L'Orestie* qu'on a vu au TNM en 2001, ni Bernard Arcand, qui joue Claudius, ne sont là. Mais voilà que Charles Berling revient, toujours aussi disponible, présent, les yeux perçants, limpides, et le reste à l'avenant...

«Hamlet est un être extrême dans sa violence et son désarroi... C'est un être impulsif, imparfait, un homme qui regarde le noir avec un vivant désir. Et il est confronté à l'urgence d'agir.»

On parle de la production, qui prend l'affiche mardi jusqu'au 5 octobre. De ce grand canyon de différences entre la mise en scène pour l'opéra et pour le théâtre. «Même à l'opéra», reprend Berling, Moshe et Patrice travaillent différemment en accordant une énorme importance au jeu des acteurs. Ils ne font pas dans le «théâtre d'images»; Hamlet ne sera pas d'abord un «beau spectacle». Leur mise en scène n'est pas conçue comme une sorte de démonstration affirmant une certaine vision du monde. Non. On y sentira plutôt notre rapport profond à l'œuvre au delà des époques puisque c'est une œuvre foncièrement moderne, actuelle.»

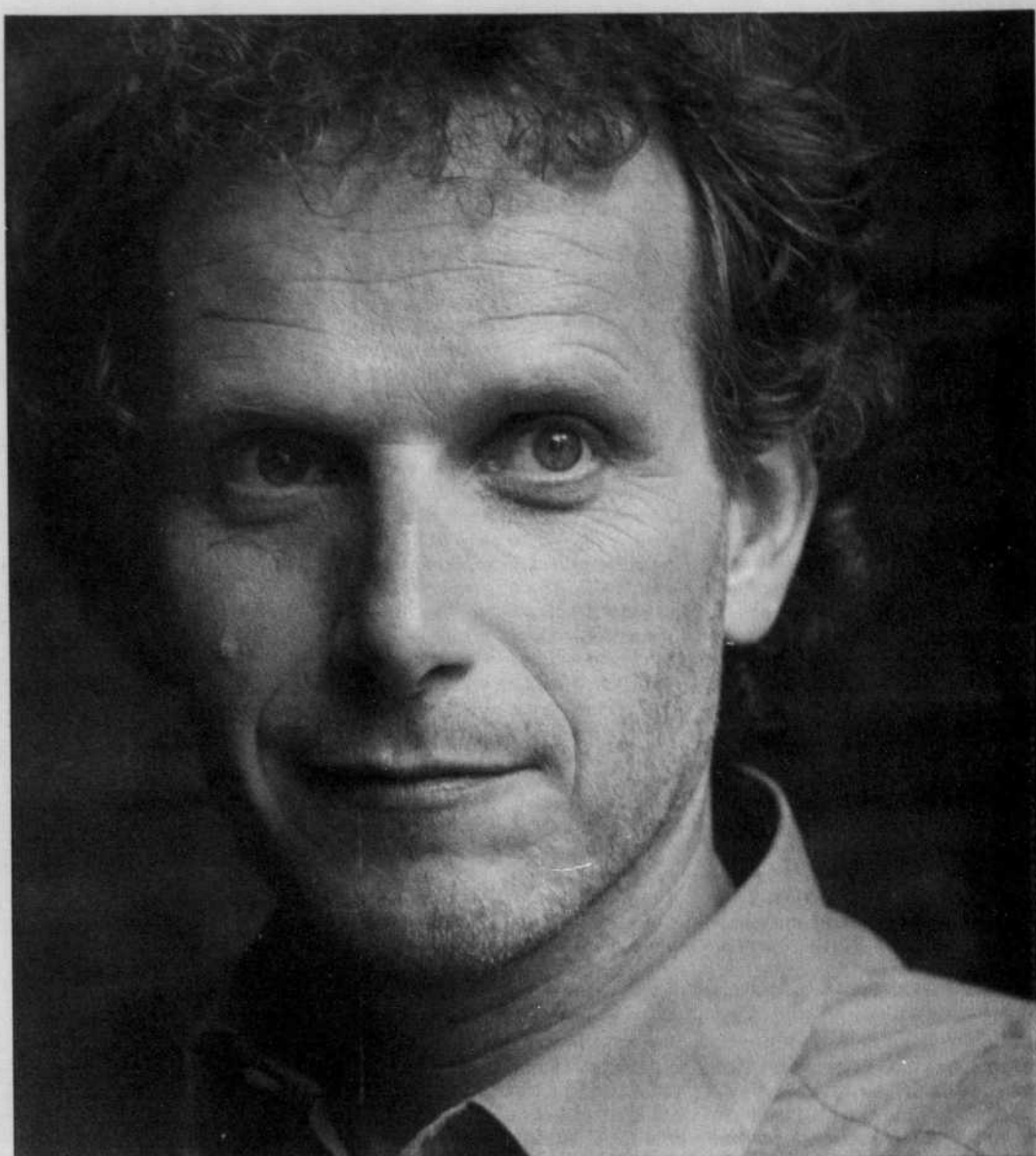
Cet appel à la modernité, il se fera aussi sentir dans les aspects techniques de la production, dans les décors, les costumes et la musique elle-même. Charles Berling explique que le thème sonore du spectacle est une sorte de mélange entre la musique d'époque et l'électro: «C'est une trame de fond qui fait résonner le temps disloqué du texte de façon incroyablement en laissant percer l'intuition du monde d'aujourd'hui.»

La traduction

La même tendance est profondément inscrite dans la nouvelle traduction de Jean-Michel Déprats. «On y fait appel à la sensation beaucoup plus qu'à la raison, poursuit le comédien. C'est une langue plus drue que celle qu'on a l'habitude d'entendre dans la bouche d'Hamlet. Les mots y font référence à la boue et à la chair. C'est une langue qui n'est pas fleurie et qu'on ne peut pas non plus qualifier de vulgaire ou de populaire puisque ce sont les mots de Shakespeare, mais entre ces deux extrêmes, on découvrira que la poésie de cette langue est une invitation à se battre et à ne pas céder.»

La production réussirait à faire sentir qu'il est de plus en plus difficile de faire autrement devant le chaos du monde que ce serait déjà un triomphe...

* Il s'agit du Théâtre du Gymnase - Marseille, du Théâtre des Amandiers de Nanterre, du Théâtre de la Croix Rousse de Lyon, de la Scène nationale de La Rochelle, de la Maison de la culture de Nevers, du Théâtre André Malraux de Rueil Malmaison et du Centre culturel Odysseus de Blagnac.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour le comédien Charles Berling, *Hamlet* «est une œuvre foncièrement moderne, actuelle».

du 4 au 27 septembre 2003

« Le comédien et auteur Marcel Pomerle propose une soirée qui allie qualité littéraire, richesse visuelle et force de contenu. Personne n'y restera indifférent. »
Le Devoir

Top 10 des meilleurs spectacles de théâtre de l'année 2002
Voir Montréal

« Il y a des moments comme ça, au théâtre. Des instants de grâce comme celui-ci où, devant les deuils d'un homme écorché de cinq ans, on cesse provisoirement de mourir. »
La Presse

« Un cadeau beau et rare »
Cahiers Théâtre Jeu

Momentum et le Théâtre de La Manufacture présentent

L'Inoublié

ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fluve de et avec Marcel Pomerle

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC | RÉSEAU ADMISSION
www.theatrelaligorne.com | 514.790.1245 ou
514.523.2246 | 1.800.361.4595

MOMENTUM MANUFACTURE LA LIGORNE

www.momentumtemple.net

LE THÉÂTRE DE NOS PREMIÈRES AMOURS

Kamouraska
de Anne Hébert
Mise en scène de Guy Beausoleil

Edmond Dantès
d'après le Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas père
Adaptation: Elizabeth Bourget
Mise en scène: Robert Bellefeuille

Les Femmes savantes
de Molière
Mise en scène: Martin Faucher

L'isigénie ou le péché des dieux
de Michel Azama
Mise en scène: Lorraine Côté
Une production du Théâtre Nivernia Parking

Hors Saison

Le Fantôme de Shakespeare
d'après William Shakespeare
Mise en scène: Philippe Avron

Scrooge
d'après A Christmas Carol de Charles Dickens
Mise en scène: Jean-Guy Legault
Une production du Théâtre des Intérieurs en coproduction avec le Théâtre Denise-Pelletier

FRED BARRY Choisissez 5 spectacles au prix de 4!

Abonnés: tarifs privilégiés pour les spectacles hors saison et Fred-Barry.

(514) 253-8974
Abonnement en ligne: www.denise-pelletier.qc.ca

En collaboration avec Hydro Québec

À PARTIR DU 30 SEPTEMBRE 2003

QUATUOR

DE RONALD HARWOOD TRADUCTION PIERRE-YVES LEMIEUX
MISE EN SCÈNE PHILIPPE SOLDEVILA

AVEC PATRICIA NOLIN, GILLES PELLETIER, LÉNIE SCOFFIÉ ET RAYMOND CLOUTIER
DÉCORS JEAN BARD COSTUMES FRANÇOIS BARBEAU LUMIÈRES ÉTIENNE BOUCHER

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Abonnez-vous!

(514) 844-1793, www.rideauvert.qc.ca

Hydro Québec

Culture

THÉÂTRE

Un théâtre du « monde ordinaire »

Avec Blue Bayou, la maison de l'étalon,
Reynald Robinson règle ses dettes avec la redevance filiale

La troisième grande pièce de Robinson sera reprise à Montréal à partir de mardi prochain au Théâtre d'aujourd'hui. Pour Robinson, qui est originaire du modeste village gaspésien de Mont-Louis, la carrière ne se dissocie pas de la vie. L'auteur explique sa conception de la dramaturgie et situe Blue Bayou... dans l'ensemble de son œuvre.

SOLANGE LÉVESQUE

On l'a surtout vu sur scène — il joue actuellement dans *Ha! ha!* de Réjean Ducharme au Théâtre du Trident à Québec —, mais Reynald Robinson est également professeur et metteur en scène de plus d'une trentaine de pièces, et il est en train de devenir un dramaturge de premier plan au Québec. En plus de nombreuses œuvres destinées au jeune public, il a écrit *Madame Anna*, une dramatique radiophonique qui lui a valu la bourse Yves Thériault à Radio-Canada, et trois pièces majeures: *La Salle des loisirs* (Masque du meilleur texte original en 1999), *L'Hôtel des Horizons* (2000) et *Blue Bayou, la maison de l'étalon* (2002), ces deux dernières créées au Bic.

Boucler un cycle

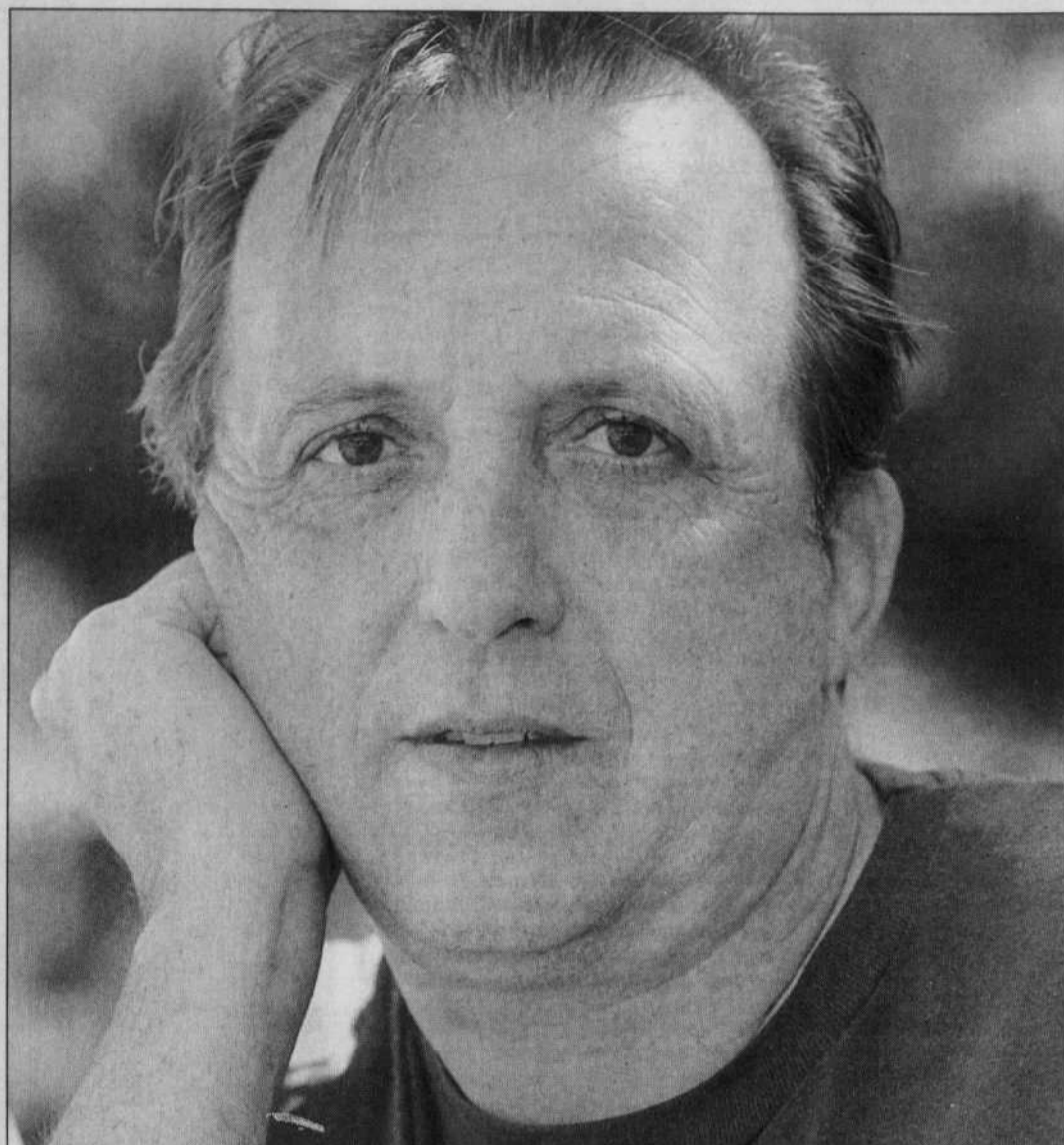
«J'aime les petits héros, leurs petites quêtes, leurs petites tragédies. Ils entrent dans ma vie, me changent et font de moi un être meilleur», a déjà déclaré Reynald Robinson. Tout le travail qu'il a effectué à travers de nombreuses créations collectives l'a sensibilisé à la richesse de ceux qui composent le «monde ordinaire», et cela se reflète dans son œuvre. «Il y a une énorme gratification à se sentir utile, et j'ai beaucoup de difficulté à faire abstraction de cette notion qui m'a marqué pendant mes années d'intervention directe auprès du public.» Reynald Robinson a connu une importante remise en question vers 30, 35 ans. Les choses se sont clarifiées: «Ça ne m'intéresse pas d'offrir un simple divertissement aux gens qui viennent voir mes pièces. Parler au public est

aussi important que de parler à mon petit-fils ou à mes filles.» Selon lui, *Blue Bayou* marque vraiment la fin d'un cycle de trois pièces que l'on pourrait considérer comme une espèce de trilogie. «Elles reflètent des personnages qui me harcelaient depuis toujours. Après l'avoir écrite, je me suis aperçu que j'en avais fini avec les images de ma jeunesse, explique-t-il. En assistant à l'enchaînement de la pièce, hier soir, je me suis dit: ça y est, c'est coupé en moi, terminé, la redevance filiale; la dette est réglée. Je travaille déjà sur ma prochaine pièce, dont le titre est *Sévilana*.»

Le processus d'écriture de Reynald Robinson se nourrit de musique: il y a toujours une «tournée» qu'il écoute en travaillant, et qui devient l'âme de la pièce. «Dans ce cas-ci, c'est la chanson intitulée *Blue Bayou*, de Roy Orbison, et on l'entend dans le spectacle. Pour moi, le son du blues et du country correspond à l'Amérique. La pièce est un voyage à travers plusieurs niveaux de compréhension, «du ruisseau qui coule au ruisseau qui coule pas», comme dit l'un des personnages.»

Rédemption

Reynald Robinson avoue travailler sans plan ni vision préétablie; il écrit ce que lui-même aimerait voir, ce qui capte son intérêt, ce qui le touche et qu'il a envie de signaler à quelques personnes. Avant tout, il vise une communication active avec le public. «Je ne m'attends pas à ce que tous participent; j'espère que quelques personnes vont se sentir accrochées par ce qui m'a accroché, moi. Un jour, après avoir vu *Blue Bayou*... une dame m'a laissé un message sur le répon-



CLÉMENT ALLARD

Pour l'homme de théâtre Reynald Robinson, «l'important n'est pas que les personnages connaissent une rédemption mais que les spectateurs en connaissent une à travers eux».

deur, cela disait: «Vos personnages ne connaissent pas de rédemption. Mais je vais continuer à aller voir vos pièces, parce que je veux savoir où ça

s'en va.» Je suis content de ce commentaire, et pas tout à fait d'accord. Mes personnages s'en sortent tous; ce n'est pas parce qu'on souffre qu'on ne

s'en sort pas. C'est une manie nord-américaine de tout ramener tout de suite à la pensée positive.» Le dramaturge rejette totalement cette

conception de la vie (c'est d'ailleurs le sujet de *Sévilana*). «D'ailleurs, l'important n'est pas que les personnages connaissent une rédemption mais que les spectateurs en connaissent une à travers eux.»

Pour lui, la dramaturgie est une fenêtre qu'on ouvre au public, dans l'espoir que le spectateur s'ouvre lui-même davantage, multipliant ainsi ses chances de bonheur. «J'aime le côté ingénu de l'art. J'aimerais que le public tire ses conclusions à partir de ce que je lui lance; je n'ai pas envie, moi, d'imposer un sens.» En tant que prof, Reynald Robinson aime interroger les jeunes auteurs: «Qu'est-ce que tu veux faire avec le public? De quoi aimerais-tu que les spectateurs parlent, en sortant de la salle? Quelles questions aimerais-tu susciter chez eux?»

Dans le village de son enfance, on avait un sens de la vérité et de l'honnêteté. «Mon père était un homme franc, parfois jusqu'à la dureté; il aimait la vérité. Ma mère avait un sens fou de la fiction; elle inventait sans cesse des histoires. Dans mes pièces, c'est un peu comme si j'avais marié leurs caractéristiques à tous les deux, à commencer par la gravité et la fantaisie.» Quand on propose à des gens de se déplacer pour venir au théâtre, il faut avoir quelque chose de personnel à donner et à raconter, créer un impact, rejoindre les gens; Reynald Robinson considère cette exigence comme une responsabilité. «Comme spectateur, j'ai besoin d'être atteint, secoué, pour être heureux. Une salle pleine, venue pour assister à une de mes pièces, ça me fait pleurer.»

Blue Bayou, la maison de l'étalon, au Théâtre d'aujourd'hui du 9 septembre au 4 octobre 2003. Avec Stéphane Breton, Anne-Sylvie Gosselin, Eric Paulhus et Paul Savoie. Décor: Marc Senecal. Costumes: Marie-Pierre Fleury. Lumières: André Rioux. Musique: Martin Léon. Une production du Théâtre Les Gens d'en bas, sous la direction artistique d'Eudore Belzile.

F!ND

PROFITEZ DES FORFAITS FIND
ET ÉCONOMISEZ JUSQU'À 50%

billetterie
Articulée MONUMENT-NATIONAL, 1182, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
INFO-DANSE (514) 844-2172 1 (866) 844-2172



11^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE NOUVELLE DANSE
30 SEPT. > 12 OCT. 2003 WWW.FIND-LAB.COM

DE LA DANSE À TOUT PRIX ET À TOUS LES PRIX!

ADMISSION (514) 790 1245 1 (800) 361 4595
WWW.ADMISSION.COM

Place des Arts (514) 842-2112 WWW.PDA.QC.CA

LES MUST ABSOLUS! Place des Arts \ Salle Wilfrid-Pelletier \ Théâtre Maisonneuve
BATSHEVA DANCE COMPANY \ OHAD NAHARIN \ 2, 3 OCT
HOMMAGE À MARIE CHOUINARD \ COMPAGNIE MARIE CHOUINARD \ OSM
LE SACRE DU PRINTEMPS \ 5 OCT.
COMPAGNIE MARIE CHOUINARD \ ÉTUDE # 1 ET CHORALE \ 8, 9 OCT.
BALLET FRANKFURT \ WILLIAM FORSYTHE \ 10, 11 OCT.

LES INCLASSABLES Place des Arts \ Cinquième salle
RE.AL \ COMPANHIA JOAO FIADEIRO \ 3, 4 OCT.
ANTONY RIZZI \ 7 OCT.
SYSTÈME D \ DOMINIQUE PORTE \ 9, 10 OCT.
ASSOCIATION EDNA \ BORIS CHARMATZ \ 30 SEPT. > 12 OCT. \ SALLE G

LES GRANDS CRUS Usine C
DAMAGED GOODS \ MEG STUART \ 30 SEPT., 1, 2, 3 OCT.
MEG STUART \ 7 OCT.
JONATHAN BURROWS, MATTEO FARGION \ 5 OCT.
COMPAGNIE DE BRUNE \ LYNDA GAUDREAU \ 9, 10 OCT.

LES DÉCOUVERTES Agora de la danse \ Studio
KIDD PIVOT \ CRYSTAL PITE \ 1, 2 OCT.
S20 \ HIROAKI UMEDA \ 4, 5 OCT.
JONATHAN BURROWS, JAN RITSEMA \ 7, 8 OCT.
IMPURE COMPANY \ HOOMAN SHARIFI \ 10, 11 OCT.
Agora de la danse \ Tangente
LIA RODRIGUES COMPANHIA DE DANÇAS \ 1, 2, 3, 4 OCT.
CHORÉGRAPHE BALLET FRANKFURT \ A. BROWN \ C. PITE \ R. SIEGAL \ 7, 8 OCT.
MARTIN BÉLANGER \ 10, 11 OCT.

LES INDISPENSABLES
MANON FAIT DE LA DANSE \ MANON OLIGNY \ 4, 5 OCT. \ YMCA Centre-ville
LIVIA DAZA - PARIS \ 2, 3, 4, 9, 10, 11 OCT. \ Montréal, Arts interculturels (MAI)
BATTERY OPERA \ LEE SU-FEH \ DAVID MCINTOSH \ 9, 10, 11 OCT. \ Quartier Éphémère
LE CARRÉ DES LOMBES \ D. DESNOYERS \ 1 au 4, 8 au 11 OCT. \ Musée d'art contemporain de Montréal
JOCELYNE MONTPETIT DANSE \ J. MONTPETIT \ T. TAKAI \ 7, 8 OCT. \ Théâtre Outremont
TUSKEDANCE \ TAMMY FORSYTHE \ 1, 2, 3, 4, 5 OCT. \ Association portugaise du Canada (APC)

FIND I LAB
EMMANUEL JOUTHE \ 7, 8, 9, 10, 11 OCT. \ Georges Laoun Opticien \ LUCY BASTARD \ Laboratoire public
avec une vingtaine d'artistes en danse, performance, théâtre, art sonore \ 2, 3, 4, 5 oct. \ 17 h et 22 h \ SAT \
EXPOSITIONS \ INSTALLATIONS \ LAURENT GOLDRING \ 30 sept. > 12 oct. \ CDEX/UQAM, CARLOS
AMORALES \ 27 sept. > 4 oct. \ Quartier Éphémère, ANTONY RIZZI \ 27 sept. > 11 oct. \ Agora de la danse \
LABORATOIRES DE DISCUSSION: PENDANT LA DURÉE DU FIND



Culture

DANSE

L'humain en ses limites

La chorégraphe Christiane Bélanger propose un travail physique très exigeant mêlant la danse avec l'acrobatie et le théâtre

DAVID CANTIN

Depuis plus de 20 ans, Christiane Bélanger se bat pour que la danse contemporaine existe à Québec. D'ailleurs, cette chorégraphe qui a déjà travaillé avec Peter Gabriel (pour *Millennium*) et Marie Dumais (pour *La Peste*) semble plus enthousiaste que jamais. Alors que son école de danse va plutôt bien, elle présente un tout nouveau spectacle les 11, 12 et 13 septembre à la salle Multi de Méduse. Dans la continuité de *Non conforme*, *In-Extremis* traite du comportement social qui s'oriente à partir de la frénésie des gestes du quotidien. Beaucoup de chaos et de transgression en perspective.

Un exemple à suivre

Avant de discuter de sa nouvelle création, cette femme très énergique mentionne avec un réel bonheur l'initiative de Daniel Bélanger (aucun lien de parenté avec elle ni avec le chanteur du même nom) qui vient tout juste de mettre au monde la compagnie Code Universel dans la Vieille Capitale. «C'est le meilleur exemple à suivre, réplique l'interprète d'expérience. Il suffit de foncer et de prendre des risques pour que la danse soit vivante à Québec. Après Harold [Rhéaume], il fallait que d'autres chorégraphes suivent dans une direction semblable. Il s'agit d'un signe, à mon avis, que notre art se porte de mieux en mieux à Québec.» En marge de l'École de danse de Québec, Christiane Bélanger a toutefois choisi une indépendance qui lui convient parfaitement. Elle fonde son école (École de danse Christiane Bélanger-Danse) en 1989, de même

que sa propre compagnie en 2001. En septembre dernier, *Non conforme* était accueilli avec beaucoup d'enthousiasme par le grand public. Après un an de travail, elle recommence le processus avec *In-Extremis*. «Avec l'aide de mes cinq interprètes, j'ai voulu poursuivre encore plus loin une réflexion sur le rôle de l'individu dans notre société actuelle.

« C'est un regard que je porte sur la vie, tout comme la machine qui tente de gober l'humain »

Je suis extrêmement fasciné par cette vitesse qui rapproche l'humain de la machine. Il y a un côté très théâtral dans cette chorégraphie, mais également un langage émotif où le burlesque se faufile parfois. On passe constamment d'un état à un autre.»

En quoi consiste cette approche de la danse contemporaine que suggère Christiane Bélanger? Comme elle le souligne, au fil de la conversation dans son local de la rue de la Pointe-aux-Lièvres,

«on a affaire à un travail physique très exigeant [classique russe Vaganova et danse contemporaine extrême]. J'aime bien mêler la danse avec l'acrobatie ou encore le théâtre. On retrouve un certain aspect qui relève beaucoup du cirque. Par ailleurs, j'appuie énormément sur la notion de contraste. Le côté vif, même explosif, s'accroche à des moments aussi très calmes et posés». Elle parle ensuite du non-sens dans lequel l'existence se perd parfois. «Je ne tente pas de livrer un message positif ou négatif, mais c'est important pour moi que les spectateurs quittent la salle avec l'impression d'avoir vécu quelque chose d'unique. C'est un regard que je porte sur la vie, tout comme la machine qui tente de gober l'humain. On passe par toute une série d'états émotifs dans le but de conserver certaines images



SOURCE COMPAGNIE CHRISTIANE BÉLANGER

In-Extremis de Christiane Bélanger traite du comportement social qui s'oriente à partir de la frénésie des gestes du quotidien.

en mémoire. Je confronte le public à une métamorphose.»

L'avenir

Avec l'aide de concepteurs tels Martin Lavoie et Kate Tremblay (de l'École de cirque de Québec), Bélanger envisage déjà de présenter éventuellement *In-Extremis* dans d'autres villes. «Si tout fonctionne, on sera présents à Montréal cet automne. De plus, je souhaite une ascension parallèle de la compagnie et de l'école. C'est, encore une fois, une question de ressources financières. Il faut beaucoup de persévérance, malgré les obstacles.»

Grâce à une bonne dose de lucidité et d'expérience, la chorégraphe voit l'avenir d'un bon œil. Elle pense même travailler en étroite collaboration avec Daniel Bélanger et sa nouvelle compagnie (qui endosse le rôle de répétiteur dans *In-Extremis*). «Avec le temps, on développe des affinités avec certaines personnes. Je me sens très proche de Daniel et de son équipe. Il reste à voir comment on pourra s'entraider mutuellement dans les mois à venir. Le milieu de la danse à Québec

doit se resserrer s'il entend poursuivre dans la bonne direction.» Une manière fort stimulante de lancer une nouvelle saison de danse à Québec.

IN-EXTREMIS

Une production de la Compagnie Christiane Bélanger
À la salle Multi de Méduse
541, rue Saint-Vallier Est,
à Québec
Les 11, 12 et 13 septembre



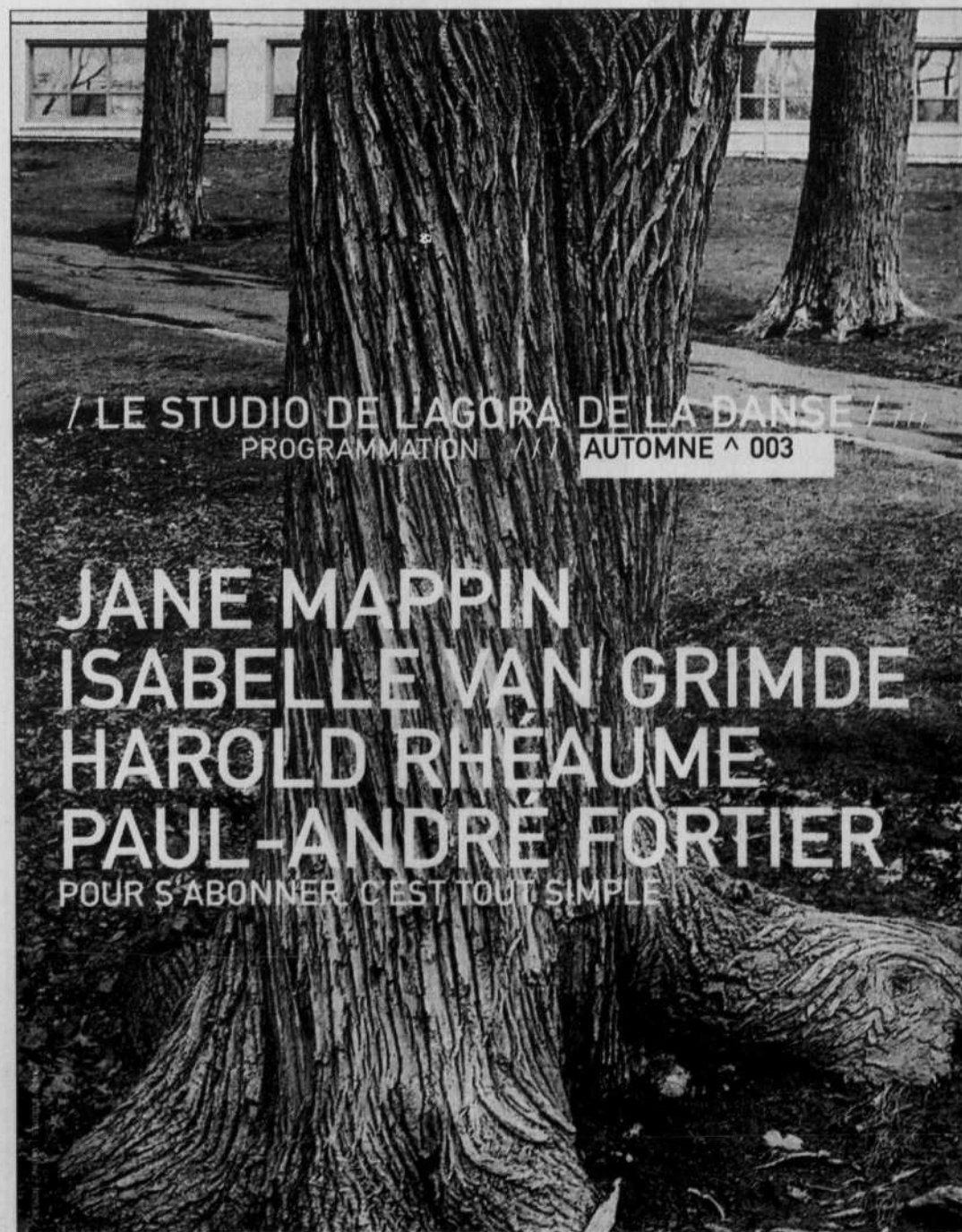
théâtre de QUAT'SOUS

Du 9 au 20 septembre 2003
→ Réservations 845.7277

accompagnement musical
Camille Rocailleux

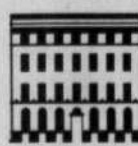
YANNICK
JAULIN

MENTEUR



/ LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE /
PROGRAMMATION // AUTOMNE ^ 003

JANE MAPPIN
ISABELLE VAN GRIMDE
HAROLD RHÉAUME
PAUL-ANDRÉ FORTIER
POUR S'ABONNER, C'EST TOUT SIMPLE



LE DEVOIR

L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
www.agoradanse.com

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE EST SUBVENTIONNÉ PAR LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC, LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, LE PATRIMOINE CANADIEN ET EMPLOI-QUÉBEC. LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE EST MEMBRE DU RÉSEAU CANADIEN ET DU GROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE.

DE VISU

Manger la lune, gober l'esthétique

ORANGE - L'ÉVÈNEMENT
D'ART ACTUEL

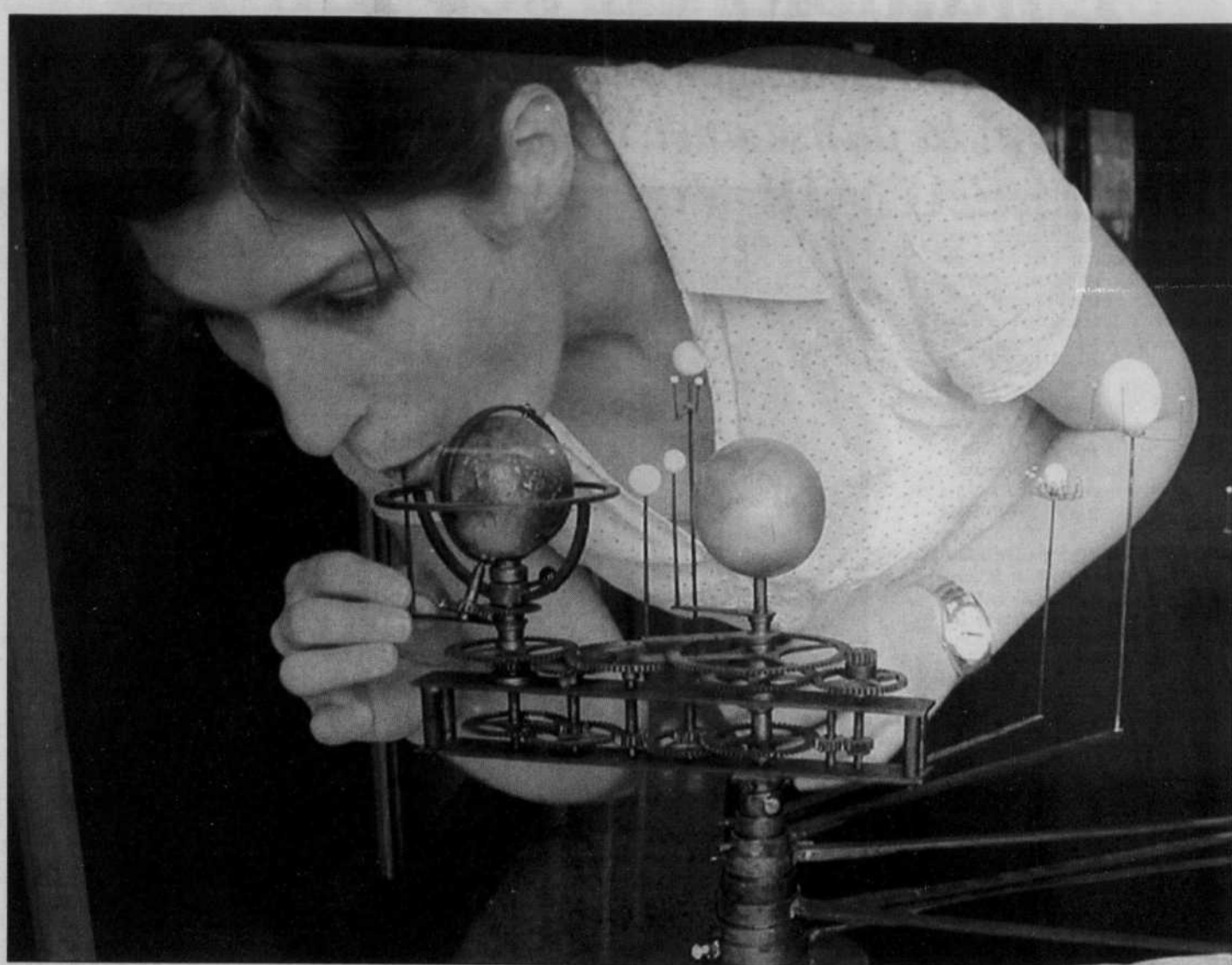
À SAINT-HYACINTHE

Expression, Centre d'exposition
de Saint-Hyacinthe
494, rue Saint-Simon
Et divers lieux de la ville
18 artistes du Canada,
des États-Unis et d'Europe
Jusqu'au 10 octobre

JEAN-CLAUDE
ROCHEFORT

Il est devenu bien difficile à notre époque de démêler l'économie de l'esthétique. Dans l'esprit des Québécois, la région de Saint-Hyacinthe est liée depuis longtemps à l'agriculture et à l'industrie agroalimentaire. En s'associant directement à ce trait caractéristique de l'économie régionale, le Centre d'exposition Expression et les commissaires délégués couraient un risque éthique réel et sans doute bien calculé: celui de l'instrumentalisation de l'art.

Quand l'art sert des intérêts autres que ceux prévus par les artistes, il est tout bonnement détourné de ses fonctions premières, il est instrumentalisé. Notre «plaisir» ne se voit pas gâché pour autant, mais disons qu'il conserve l'arrière-goût que laisse la culture lorsqu'elle est assimilée à une industrie parmi d'autres. Car il est évident qu'en créant un événement constitué de propositions esthétiques gravitant autour du thème de l'alimentation, aussi «universel» soit-il, l'événement d'art actuel Orange contribue à l'affermissement de l'image de marque du Jardin du Québec et, ce faisant, l'événement culturel s'ajoute à la liste des leviers économiques existants. De ce petit jeu de symbiose entre sphères d'activité pas nécessairement compatibles, l'art sort rarement gagnant. L'inassouissable ogre économique bouffe et digère en un rien de temps la chétive brebis esthétique. Les commissaires étaient parfaitement conscients de cet écueil. À défaut de pouvoir l'éviter, ils l'ont intégré avec doigté à leur programme: «À la nécessité de tenir compte de notre condition



Artefacts In My Mouth, 2003, de Diane Borsato.

DIANE BORSATO / ORANGE

de corps organique et mortel, dépendant pour sa survie d'un perpétuel apport énergétique extérieur, s'ajoute donc l'urgence de penser le phénomène agroalimentaire dans ses dimensions éthique, scientifique, politique ou philosophique. Il nous a semblé que l'art pouvait, dans sa sphère propre et avec sa part de plaisir inhérente, nous accompagner dans cette réflexion.»

Par ailleurs, les organisateurs ne présentent pas l'événement Orange comme une exposition mais bien comme un événement. La nuance vaut la peine d'être

souignée car s'il y a trois commissaires, il y a autant de manières de concevoir l'art dans l'espace public et trois façons aussi de traiter le thème de l'alimentation. Bref, même si chaque commissaire prétend assumer pleinement les choix artistiques de ses vis-à-vis, il n'en demeure pas moins que, vu de l'extérieur, Orange se présente comme trois expositions distinctes qui font «événement» du simple fait qu'elles sont tenues simultanément. Ce qui n'est pas sans causer un léger manque d'unité et de

cohérence. Mais l'absence d'une direction artistique bien définie n'affecte en rien la belle énergie qui se dégage de l'événement. On sent, de la part des trois commis-

saires aux sensibilités si différentes les unes des autres, une réelle volonté de sortir des sentiers battus et d'exposer l'art à tous les publics. Dans l'ensemble, donc, le choix des artistes n'a rien de prévisible et les lieux choisis sont inusités et variés: un jardin-école, un stationnement, des vitrines de magasin, des locaux commerciaux vacants, un édifice de verre. Les œuvres, significatives pour la plupart, sont en général bien adaptées à leur nouveau milieu de vie. Toutefois, l'échelle des photographies de Michel Campeau, Ron Benner et Laurette Atrux-Tallau placardées à l'étage supérieur du marché ne fonctionne pas. Comme on ne peut pas s'en approcher et puisqu'elles sont trop loin pour être appréciées à leur juste valeur, il se produit un inconfort visuel fatal. Le format de l'affiche aurait été davantage approprié pour ces trois participations.

Jumelage discutable
À tout seigneur tout honneur, c'est l'icône post-pop américain Paul McCarthy qui occupe l'espace principal du Centre Expression. Sa pièce, *Tomato Head* (1994), met en scène un personnage dont les orifices sont obstrués par de phalliques outils de jardinage.

À cet adulte aux prises avec ses fantasmes infantiles, on a cru bon de jumeler une installation de Millie Chen. Jumelage discutable puisque les coups de griffe artistiques de McCarthy ne tolèrent pas vraiment que l'on tienne d'autres discours à proximité. Néanmoins, l'installation de Chen ne s'en laisse pas trop imposer. Un rectangle constitué de particules de sang de porc séché nous accueille et nous entraîne dans son cacophonique *Meat Speech* (2003), un environnement sonore réalisé expressément pour Orange. Son appel à la révolution est constitué de cris stridents de cochons et de paroles agressives de révolutionnaires en mal de causes à défendre qui se font entendre en alternance. A un jet de pierre du Centre d'exposition Expression, l'artiste français Nicolas Pinier a installé sa roulotte toute bringuebalante dans un environnement de bitume. Déroulant son carré de pelouse sur l'asphalte inhospitalier de la ville aussi naturellement qu'un Touareg déroule son tapis dans le désert, Pinier roule sa bosse d'un continent à l'autre, implantant ici et là un peu de verdure et de végétation, «de lieu en lieu», comme il est écrit dans le programme. En gentil jardinier, Pinier écrit au dos de la carte postale imprimée pour l'événement: «Ainsi, je veux montrer, par ce jardin itinérant, un bout du monde et donner un goût du paysage.»

À cet adulte aux prises avec ses fantasmes infantiles, on a cru bon de jumeler une installation de Millie Chen. Jumelage discutable puisque les coups de griffe artistiques de McCarthy ne tolèrent pas vraiment que l'on tienne d'autres discours à proximité. Néanmoins, l'installation de Chen ne s'en laisse pas trop imposer. Un rectangle constitué de particules de sang de porc séché nous accueille et nous entraîne dans son cacophonique *Meat Speech* (2003), un environnement sonore réalisé expressément pour Orange. Son appel à la révolution est constitué de cris stridents de cochons et de paroles agressives de révolutionnaires en mal de causes à défendre qui se font entendre en alternance. A un jet de pierre du Centre d'exposition Expression, l'artiste français Nicolas Pinier a installé sa roulotte toute bringuebalante dans un environnement de bitume. Déroulant son carré de pelouse sur l'asphalte inhospitalier de la ville aussi naturellement qu'un Touareg déroule son tapis dans le désert, Pinier roule sa bosse d'un continent à l'autre, implantant ici et là un peu de verdure et de végétation, «de lieu en lieu», comme il est écrit dans le programme. En gentil jardinier, Pinier écrit au dos de la carte postale imprimée pour l'événement: «Ainsi, je veux montrer, par ce jardin itinérant, un bout du monde et donner un goût du paysage.»

Orange
se présente
comme trois
expositions
distinctes
qui font
«événement»
du simple fait
qu'elles sont
tenues
simultanément

de révolutionnaires en mal de causes à défendre qui se font entendre en alternance. A un jet de pierre du Centre d'exposition Expression, l'artiste français Nicolas Pinier a installé sa roulotte toute bringuebalante dans un environnement de bitume. Déroulant son carré de pelouse sur l'asphalte inhospitalier de la ville aussi naturellement qu'un Touareg déroule son tapis dans le désert, Pinier roule sa bosse d'un continent à l'autre, implantant ici et là un peu de verdure et de végétation, «de lieu en lieu», comme il est écrit dans le programme. En gentil jardinier, Pinier écrit au dos de la carte postale imprimée pour l'événement: «Ainsi, je veux montrer, par ce jardin itinérant, un bout du monde et donner un goût du paysage.»

Temps fort

Les participations de Massimo Guerrera, Claudie Gagnon et Diane Borsato constituent sans contredit le temps fort de l'événement. Fidèle à lui-même, Guerrera poursuit ou se laisse poursuivre par sa cantine mobile. Il a réalisé pour Orange une version plus compacte, voire plus intimiste. Quelques heures seulement avant l'inauguration officielle de l'événement, sa *Petite cantine à provoquer des rencontres* avait déjà largement porté fruits, comme en témoignaient les dessins et photos déployés tout autour. L'art s'inscrit ici dans un continuum ininterrompu. L'artiste reprend les thèmes qui lui sont chers: l'échange de denrées alimentaires, le don symbolique qui oblige l'autre à soi, etc., thèmes que l'on croyait pourtant épuisés mais qu'il ne se lasse pas de nous ressusciter, apprêtés différemment. À l'autre extrémité de la salle, c'est l'œuvre proliférante et festive de Claudie Gagnon qui occupe tout l'espace disponible. *Marchandise* (2003), comme son titre l'indique, est une accumulation extraordinairement baroque d'objets de pacotille. Entre le royaume de la civilisation de la marchandise de Claudie Gagnon et les mobiles cantines de Massimo Guerrera, les œuvres d'une force poétique fulgurante de Diane Borsato se retrouvent un peu coincées. Heureusement, la beauté et la justesse du rapport entre texte et image photographique nous font vite oublier l'exiguïté de l'espace. Dans ces vers libres inspirés des lieux qu'elle explore, on mange la lune d'un système planétaire exposé au musée du Séminaire de Saint-Hyacinthe, et l'air se laisse avaler en méditant dans un couloir. Patrice Loubier résume en quelques mots l'essentiel de ce travail hors du commun: «Par des initiatives candides et graves qui mêlent le pathétique au farfelu, Diane Borsato éclaire de manière crue et tendre notre solitude, les aléas de notre vie affective et le désir de reconnaissance, de partage, qui en découle.»

En terminant, on s'en voudrait de passer sous silence le travail d'Olga Boldyreff et de Sylvie Fraser. Tout à fait dans l'esprit des performances faisant appel à la manœuvre pour susciter la curiosité et nouer des liens avec les gens, Boldyreff s'est installée à la place du Marché de Saint-Hyacinthe avec, pour seul outil, un tricotin. Le tricotin joue dans ses interventions publiques un rôle d'embranchement de dialogue. En se racontant à elle, les gens révèlent ce qu'ils sont et dévoilent ce à quoi ils tiennent. C'est précisément ce que souhaite Boldyreff puisqu'elle se perçoit en toute humilité comme un révélateur d'identités. Dans un tout autre domaine, Sylvie Fraser compose des tableaux modernes à partir d'une grande variété de graines. Depuis près de deux mois, elle s'est affairée à reproduire au sol *Le Déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet en quatre exemplaires. Les conditions météorologiques variant d'une semaine à l'autre au gré des caprices de dame Nature, il en résulte des stades de croissance diversifiés. Le premier tableau est déjà complètement envahi par la végétation alors que le dernier laisse parfaitement deviner le tableau qui lui a servi de modèle. Aux yeux de Sylvie Fraser, il n'y a qu'un pas qui sépare le champ de la culture à la culture en champ, et elle n'hésite pas à le franchir.

Du 3 septembre au 28 octobre 2004



LE MOIS DE
LA PHOTO
À MONTRÉAL

Le Mois de la Photo à Montréal

www.moisdela-photo.com

maintenant.
images du temps présent

now.
images of present time



PLACE VILLE-MARIE
1, Place Ville-Marie (entrée Université)
Quelles sont nos erreurs ?
de Jacqueline Salmon
Vernissage : aujourd'hui à 13 h 00
Renseignements : (514) 966-6868

**DAZIBAO, CENTRE DE
PHOTOGRAPHIES ACTUELLES**
4001, rue Berri, espace 202
*Everything and nothing and other works
from the ongoing video installation
"untitled" de Joyce Saloum*
Dial H-S-T-O-R-Y de Johan Grimontez
Vernissage : aujourd'hui à 17 h
Renseignements : (514) 845-0063

**LA CENTRALE GALERIE
POWERHOUSE**
460, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 506,
*Unanswered: witness de P. Elaine
Sharpe*
Vernissage : aujourd'hui à 15 h
(présentation par l'artiste à 14 h)
Renseignements : (514) 871-0288

**OCCURENCE, ESPACE D'ART ET
D'ESSAI CONTEMPORAINS**
480, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 307
Mental Images de Alison Jackson
À rebours de Alain Pratte
Vernissage : aujourd'hui à 15 h
Renseignements : (514) 397-0236

**OPTICA, UN CENTRE D'ART
CONTEMPORAIN**
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Flight out of time de Mathieu Beauséjour
Dial H-S-T-O-R-Y de Johan Grimontez
Vernissage : aujourd'hui à 16 h
Renseignements : (514) 874-1666

Montréal

CONCOURS POUR UNE ŒUVRE D'ART PUBLIC
AU PARC MARGUERITE-BOURGEOYS

La Ville de Montréal annonce la tenue d'un concours à l'intention des artistes professionnels en arts visuels, pour la réalisation d'une œuvre d'art public au parc Marguerite-Bourgeois, dans l'arrondissement du Sud-Ouest.

Le budget de réalisation de l'œuvre d'art est de 190 000 \$. Un jury de sélection retiendra trois finalistes qui seront invités à présenter une proposition. Chacun des finalistes recevra la somme de 3500 \$ pour la préparation de sa proposition.

Le concours est ouvert aux artistes professionnels ayant la citoyenneté canadienne ou le statut d'immigrant reçu et résidant au Québec depuis au moins un an. Un document d'information est disponible sur le site Internet du Service du développement culturel. Les personnes intéressées peuvent y participer en faisant parvenir un dossier comprenant les informations suivantes :

- un maximum de dix (10) diapositives de réalisations récentes, pertinentes à la commande
- sept (7) exemplaires reliés des documents suivants: une liste des diapositives fournies (titre, date, dimensions, emplacement, budget) et un curriculum vitae d'un maximum de trois (3) pages

Les dossiers incomplets seront refusés.

Le dossier d'inscription doit parvenir au plus tard le **18 septembre 2003, à 16 h 30**, à l'adresse suivante :

Concours d'art public pour le parc Marguerite-Bourgeois
Direction des activités culturelles
Service du développement culturel
5650, rue D'Iberville, 4^e étage, Montréal (Québec) H2G 3E4

Pour renseignements : téléphone : 514-872-1151
télécopieur : 514-872-1153
courriel : flord@ville.montreal.qc.ca
Internet : www.ville.montreal.qc.ca/culture

Québec

Montréal

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

ITC/IRMA
Montréal

Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

LE DEVOIR

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

ALCOA

LE DEVOIR

DE VISU

Explorateur du vide

PASCAL GRANDMAISON
Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
chambre 501
Jusqu'au 4 octobre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

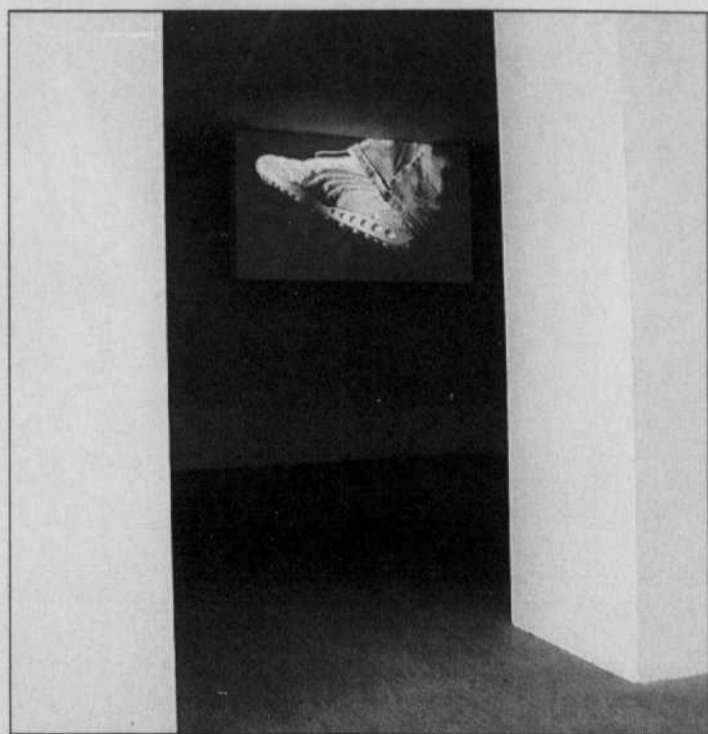
Pour la deuxième fois en un peu moins de deux ans, la galerie René Blouin fait preuve d'une belle ouverture en faisant confiance à des jeunes artistes, les invitant à accéder à son espace d'exposition. Après la présentation réussie des œuvres de Nicolas Baier à l'été 2001, c'était au tour de Pascal Grandmaison d'inaugurer en ces lieux, la fin de semaine dernière, ses nouvelles pièces. Les registres de l'inexpressivité s'en retrouvent encore une fois fouillés, avec brio.

La dernière fois qu'on avait vu les œuvres de Grandmaison, c'était en février dernier, à la galerie B-312, avec une pièce intitulée *Solo*. On se souvient qu'à ce moment celui qui vient d'être nommé par le magazine *Maclean's* dans son palmarès des cinquante jeunes les plus prometteurs au Canada avait vécu un des murs de la grande salle de la galerie d'un voile de miroirs, livrant l'espace à lui-même et aux visiteurs l'émplissant de leur densité. Dans la petite salle, Grandmaison avait construit un socle-écran sur lequel étaient projetées les images successives de musiciens livrés par des détails — la caméra suivait leurs contours —, chacun isolé dans sa bulle. Des portraits différés, avait-on suggéré alors, parce que les musiciens n'étaient visibles que par des parcelles de corps, des sons ou de légers mouvements.

Chez Blouin actuellement, Grandmaison continue de s'annexer un discours sur la vacuité, sur le vide. Dans la grande salle, une série de sept portraits photographiques sur fonds (presque) blancs. En vidéo, dans la petite salle assombrie pour l'occasion, l'artiste propose une autre pièce dévorée par le détail, là aussi, toute en attente.

Noir sur blanc

Les portraits de Grandmaison ne sont pas sans rappeler une foule d'autres images qui jouent des mêmes paramètres. Sur ces images figurent de jeunes adultes, le regard vide mais néanmoins marqué d'une certaine détermina-



Running (2003), une œuvre de Pascal Grandmaison.

tion. Ils ont les mains pendantes. Ils existent, c'est déjà bien, semblent-ils dire. Derrière, le vide, sur la presque totalité de la surface.

Ces images tirent bien sûr à elles le blanc générique de la galerie. Elles se situent d'un autre côté dans l'espace sans couleurs du photographe, évoquant les murs sans accidents, impalpables, de la photographie commerciale. D'ailleurs, les personnages des images sont d'autant plus difficiles à situer que le cadrage privilégié par l'artiste empêche quiconque de voir sur quoi leurs pieds reposent.

On pourrait croire que ces images, ou du moins leur arrière-plan, approfondissent la blancheur de l'espace à l'infini. Or il n'en est rien. D'abord, ces blancs n'ont rien de pur. Chaque blancheur est légèrement inclinée vers une teinte dont la pâleur tend à la faire oublier. Ce blanc n'est incolore que si on y jette un regard rapide. Si la monochromie introduit la sensibilité à l'expérience de l'infini, cette monochromie diffère légèrement de ce qu'elle est d'habitude. De fait, ce blanc écrase les personnages. Son poids est indéniable.

La couleur infinie des fonds de ces images est influencée par son propre contenu. Les codes vestimentaires que chacun des portraits suggère implicitement défend, tout comme les particularités phy-

siques de chacun, qui sont les derniers vestiges de leur identité, vu l'absence de toute expression sur leur visage et l'interdiction qui semble leur avoir été faite d'essuyer le moindre geste, ces signes distinctifs donnent l'impression de résonner jusque dans la blancheur de l'écran, derrière. Chaque portrait de cette galerie s'associe une faible teinte, qui exprime ici la singularité. La couleur, même faible, se retrouve porteuse, comme si souvent auparavant dans la tradition occidentale, du registre des émotions. Comme si ces corps imprégnaient l'espace de leur sensibilité du seul fait qu'ils soient présents.

La manière de ces images n'est pas inconnue. Par exemple, comment ne pas penser aux images de Geneviève Cadieux, quelques mois auparavant dans la même galerie, qui esquissaient un pas de deux amoureux entre deux personnages sur fond d'une blancheur autrement plus impeccable? Les codes de l'image invoqués par Grandmaison sont essentiellement les mêmes que ceux utilisés par Cadieux. Par contre, ce qui les départage, c'est que Grandmaison renonce totalement à la narrativité si chère à Cadieux, sorte d'avatar des années 80, années qui ont largement contribué à réintroduire dans la production artistique l'idée

du récit. Grandmaison refuse cette idée du récit. Il montre, les personnages posent. Ils ne font qu'être présents.

De par l'arrêt décrété par la photographie, ces gens sont figés. Mais leur inertie n'est que celle de l'image, semblent-ils dire. Aussi est-ce l'image qui dicte. Ainsi, dans toute leur finesse et à travers un discours sur le vide que Grandmaison explore depuis un moment déjà, ces images sont essentiellement des commentaires sur le pouvoir des images. Le tout s'intitule fort-à-propos *Waiting*.

Running

Dans la petite salle de la galerie, en vidéo, l'artiste continue d'associer son nom à des propos sur l'attente. Par un déplacement qui n'est pas sans réserver de beaux effets, Grandmaison a repris l'idée du socle-écran, mais plutôt que de l'avoir déposé au sol, il l'a juché au plafond (tête en bas, serait-on tenté de dire, mais si la forme est parfaitement symétrique sur son horizontalité), comme un panneau publicitaire. Sur fond noir, une image, toujours la même, hante cette surface tridimensionnelle de projection: un pied pend dans les airs, chaussé d'un soulier de course.

Habilement intitulée *Running*, un titre qui désigne autant le rétif (la chaussure) que, par son contraire, la non-activité en cours (ou encore le potentiel de mouvement, comme si l'œuvre anticipait le futur), la pièce sonde de nouveau les registres de l'immobilité offerte, pour ainsi dire, en spectacle.

Rien ne se produit ici non plus. Rien? Ou presque. Ce pied est bel et bien vivant, animé moins par la pulsation numérique de l'image vidéo que par sa propre force. On se rend compte au bout d'un moment qu'il ne s'agit pas d'une image insérée dans une boucle rapide. Aussi faut-il rester suffisamment longtemps devant cette image pour que son pouvoir d'attraction puisse opérer. Tout juste le temps de remarquer que le rythme qui s'empare de ce pied flottant est étrangement régulier.

Ce rythme est celui du corps. L'énergie qui anime ce corps est certes à peine perceptible, mais une réelle pulsation le fait vivre, celle du flux sanguin, qui anime le corps. Le temps demandé pour attester de cette réalité presque immatérielle nous entraîne dans l'état d'apesanteur dont l'œuvre est le théâtre. La chose est aussi vraie pour les photographies précédentes.

Une nouvelle galerie...

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

L'actualité veut que les galeries ouvrent et ferment sans cesse. C'est heureux dans le premier cas, moins dans l'autre, mais la chose est fréquente au point qu'on ne s'arrête pas à chaque nouvel épisode de ce récit. Cela dit, une nouvelle galerie ouvre aujourd'hui à Montréal et, pour plusieurs raisons, l'affaire n'a rien de banal.

Joyce Yahouda a tenu une galerie à Montréal de 1981 à 1989. Elle a notamment représenté des artistes aujourd'hui bien établis, comme Peter Krauss, Sylvia Safdie ou Harlan Johnson. Aussi, elle a souvent fait confiance à de jeunes artistes à l'époque, comme Nell Tenhaaf, Linda Covit ou Robert Saucier.

La galeriste ouvre aujourd'hui avec une exposition qui a le mérite de défendre une formule étonnante en plus de convier un groupe d'artistes, neuf au total, pas très vieux et de haut calibre.

L'exposition réunit des travaux de neuf artistes multidisciplinaires, issus d'approches artistiques diffé-

rentes: Mathieu Beauséjour, Carl Bouchard, Sylvie Cotton, Gennaro De Pasquale, Martin Dufrasne, Massimo Guerrera, Corine Lemieux, Emmanuelle Léonard et Andrea Szilasi. La brochette est belle.

Comme nous l'expliquait cette semaine la galeriste, les artistes sont invités à investir la galerie comme bon leur semble. Ainsi l'exposition qui débute aujourd'hui est-elle appelée à être modifiée par les artistes mêmes qui y participent. L'expérience pourrait prendre de drôles de tournures.

Ainsi, explique davantage Joyce Yahouda, il s'agit d'inciter les artistes à infiltrer et à contaminer l'espace, à considérer les notions de territoire, de cohabitation et de négociation. 1 ESPACE A 9 a lieu du 6 septembre au 1^{er} novembre 2003.

Du 6 septembre au 11 octobre, Mathieu Beauséjour expose *Empire*, une série de 20 images numériques composées de détails de billets de banque où les images du recto se marient avec celles du verso.

La nouvelle galerie est située au 372 de la rue Sainte-Catherine Ouest, à l'espace 427.

Essais dans la couleur

À la galerie Lilian Rodriguez, Francoise Sullivan expose des œuvres peintes au cours des trois dernières années. Une myriade de tableaux rythment les trois espaces de la galerie dans une symphonie de couleurs qui prolonge l'exposition que consacre encore jusqu'au 5 octobre le Musée des beaux-arts de Montréal à cette digne représentante de la modernité québécoise.

Cet échantillonnage de petits tableaux n'a rien pour susciter de grands frissons. La beauté avec François Sullivan toutefois, c'est qu'elle donne l'impression de passer en revue le vocabulaire de la peinture abstraite, comme si cette dame qui parcourt l'histoire de l'art québécois depuis près de 50 ans repassait ses leçons.

Pas de grands frissons, ni de grande maestria, mais un plaisir de peindre et de redécouvrir la manière qui est indéniable. Dans *Diptyque bleu* (2000), Sullivan donne un autre exemple de ces étendues bleutées, aquatiques, où la surface est scandée avec goût de palettes bleues qui viennent à la fois suggérer le mouvement et signifier la profondeur.

Sinon, un cordon de plus de 20

tableaux de petites dimensions se déroule dans la grande salle. L'ensemble passe d'une série à l'autre, empruntant à la série rouge déjà connue ou à d'autres tableaux plus proches de l'idée du paysage. On y décèle notamment un clair hommage à Jean McEwen avec ses deux plages de couleur séparées par une bande d'une teinte plus foncée.

L'ensemble est une déclinaison de manières de peindre. A quelques moments, on se fait prendre par une réelle sensibilité.

L'exposition *...rouge-bleu-orange-rose-jaune* est présentée à la Galerie Lilian Rodriguez, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 405, jusqu'au 4 octobre.

B. L.

GALERIE DE BELLEFEUILLE
EXPOSITION
VICTOR Cicansky
DU 11 AU 23 SEPTEMBRE
1367, AVE. GREENE, WESTMOUNT
TEL: 514.933.4406 FAX: 514.933.6553
WWW.DEBELLEFEUILLE.COM

SERGE CLÉMENT
Sutures - Berlin 2000-2003

YANN LEROUX
Portraits

Expositions jusqu'au 4 octobre

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boulevard Saint-Laurent 102-151 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

GALERIE BERNARD

«Click-Clic»

photographie contemporaine

Mercredi 10 septembre au Samedi 4 octobre 2003

• Patrick Chénier • Lucien Lisabelle •

• Michelle Green-Echenberg •

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

Sous le patronage de Ben Weider

Grande rétrospective des œuvres

D'ANDRÉ DEROUIN

Vernissage : le 9 septembre 2003, de 18h à 22h

L'exposition se poursuivra tous les jours jusqu'au dimanche

14 septembre 2003, de 12h à 18h

Le Club des arts

1840, rue Sherbrooke ouest, Montréal

COURS DE DESSIN

POUR LES 11 À 16 ANS

Techniques de base
au programme

Du 27 septembre au 29 novembre 2003

Le samedi, de 14 h à 16 h

Coût : grand public :

10 \$ la leçon ;

Amis du Musée :

6 \$ la leçon

Billets vendus dès maintenant

à la Billetterie du Musée

Renseignements :

(514) 285-1600 postes 136 et 135

M
MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

orange
L'événement d'art actuel
de Saint-Hyacinthe

du 29 août au 12 octobre 2003

Soirée d'ouverture le 28 août

© Daniel Dion, Bryan Muir, Su Schae, Archives vidéo de World Tea Party, 2000-2003, vidéo (extra)

Laurette Atrux-Tallou

Ron Benner

Stéphane Bernier

Oliga Boldyreff

Diane Borsato

Michel Campeau

Millie Chen

Kim Dawn

Sylvie Fraser

Claudie Gagnon

Karoline Georges

Massimo Guerrera

Paul McCarthy

Joe Montana

Nicolas Pinier

Susan Shantz

Althea Thauberger

World Tea Party

Commissaires : Marcel Blouin, Mélanie Boucher, Patrice Loubier

ORANGE est un événement produit par EXPRESSION.

EXPRESSION

Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe

485, rue Saint-Simon, Saint-Hyacinthe (Québec) J2S 5C3

T 450 773 4206

F 450 773 5270

www.expression.qc.ca

expression@expression.qc.ca

du 5 septembre
au 5 octobre 2003

Born to be wild

de l'artiste

Carlos St-Marie

Esthésio

Art contemporain 191, rue Saint-Paul, Québec,

(418) • 692 • 7272, www.esthesio.com

FONDATION DEROUIN VAL-DAVID

LES JARDINS DU PRÉCAMBRIEN

INVITÉ D'HONNEUR LOUIS-EDMOND HAMELIN
EXPOSITIONS - CONFÉRENCES
RÉCITAUX DE POÉSIE - SENTIERS D'ART IN SITU

PROLONGATION
les samedis et dimanches : 13-14, 20-21 septembre

Du 9 août au 7 septembre 2003
Jeudi, vendredi, samedi et dimanche de 11 h à 18 h

1303, Montée-Gagnon, Val-David

Courriel : r.deroquin@val-david.net

Téléphone : (819) 322-7167

Samedi 6 septembre
Conférence de l'invité d'honneur
Louis-Edmond Hamelin, géographe et linguiste
La notion, le mot et le provignement de Laurentides
Il sera présenté par Henri Dorion, géographe et musicien.

Dimanche 7 septembre
Clôture
Les Jardins du précambrien

Vous stationnez dans la cour de l'école Saint-Jean-Baptiste, à Val-David, et une navette vous transporte sur le site de la Fondation Deroquin. Samedi et dimanche seulement.

FINANCIÈRE
BANQUE
NATIONALE

Transcontinental

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Fidelity Investments

Heritage

Canadian
Heritage

Patrimoine
canadien

LE DEVOIR

Culture

CINÉMA

À travers chants et tempêtes

COOL AND CRAZY

Réalisation et scénario: Knut Erik Jensen. Image: Aslaug Holm, Sven Krovel. Montage: Aslaug Holm. Norvège-Suède, 2001, 105 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Ils bravent le froid, les tempêtes et l'isolement de leur village mais doivent surtout composer avec le manque de travail et l'usure du temps. Ce qui ne les empêche pas de chanter à pleins poumons et de pousser la note dans les coins les plus reculés de la Russie.

Situé au nord-est de la Norvège, le village côtier de Berlevag subit à son tour le déclin des stocks de poissons et l'exode de ses habitants. Pourtant, une bande d'irréductibles à la voix d'or persiste et chante, 30 hommes formant un chœur au répertoire folklorique et mélancolique. Le plus âgé du groupe affiche fièrement ses 95 ans, mais d'autres arborent un lourd passé tout aussi impressionnant.

Dans Cool And Crazy, le cinéaste norvégien Knut Erik Jensen leur donne la parole et tend un micro pour capter leurs chants, offrant un témoignage sobre et émouvant de solidarité sociale et de complicité masculine. Refusant de privilégier un choriste plutôt qu'un autre, il s'efforce d'écouter, chez plusieurs d'entre eux, la caractéristique amusante, le drame personnel, la manie rigolote ou l'obsession récurrente.

Dans leur modeste demeure à se faire servir par leur épouse, sur un bateau de pêche ou en prenant leur bain, les choristes colorés de cet ensemble se livrent parfois avec une certaine pudeur, dévoilant par brides des pans pas toujours glorieux de leur existence ou retenant leur émotion lorsqu'ils évoquent les traumatismes de la Seconde Guerre mondiale. Certains ressemblent même à des survivants, l'un d'entre eux témoignant de son passé de toxicomane, à deux doigts de croiser la mort avant de retrouver sa lucidité, fier d'appar-

tenir au chœur de Berlevag. D'autres petites tranches de vie, amusantes et anecdotiques, illustrent la routine paisible de retraités attachés à leurs souvenirs ou exposent leurs inquiétudes face à l'avenir de la communauté.

Cette mosaïque de personnalités ne serait pas complète sans quelques esprits bouillonnants, dont le plus flamboyant affiche une véritable nostalgie et un immense respect pour l'idéologie communiste et la figure de Lénine. On pourra d'ailleurs en mesurer toute la sincérité lors d'une tournée du chœur en Russie, plus précisément dans la ville polluée et sans âme de Murmansk, une occasion pour les choristes de chanter... la pomme aux femmes russes. Les ravages du nucléaire, la misère ambiante, rien ne semble décourager le militant, qui pourtant se déclare «politiquement mort». Mais ses convictions suscitent des débats passionnés et des altercations au sein du groupe.

S'engageant dans les paysages enneigés qui ceinturent Berlevag, Knut Erik Jensen nous fait découvrir le village et ses environs en filmant le chœur aux quatre coins de cette vaste étendue dépeuplée. Entre les enfants qui s'amuse à la glissade, non loin près des quais, autour d'un réservoir à pétrole, ou entassés dans une petite chapelle, l'ensemble entonne les pièces de son répertoire avec une fierté non dissimulée. L'effet est parfois amusant et séduisant sans pour autant convaincre d'emblée, le contraste se révélant très évident entre les éléments qui souvent se déchainent... et le son d'une pureté «studio» qui sort de la bouche des choristes. On aurait même plus envie de les plaindre que de les écouter tant ils semblent morts de froid, le visage parfois couvert de givre.

Moins entraînant et ensoleillé que le Buena Vista Social Club de Wim Wenders, Cool And Crazy chante tout de même à l'unisson le bonheur de vivre, le beauté du vieillissement et la ténacité des gens humbles devant l'adversité.



SOURCE FILMS SEVILLE

À cinq heures de l'après-midi, de Samira Makhmalbaf, aborde toute la question de la condition des femmes dans la société afghane.

L'école des femmes

À CINQ HEURES DE L'APRÈS-MIDI

Réalisation: Samira Makhmalbaf. Scénario: Samira Makhmalbaf, Moshen Makhmalbaf. Avec Agheleh Rezaie, Abdolghani Yousefzai, Razi Mohebi, Marzieh Amiri. Image: Ebrahim Ghafari. Montage: Moshen Makhmalbaf. Musique: Mohamad Reza Darvishi. Iran-France, 2003, 101 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les médias d'ici scrutent de nouveau l'Afghanistan, non pas pour rendre compte des misères quotidiennes d'une population meurtrie et laissée à elle-même mais parce que de valeureux soldats canadiens vont tenter d'y mettre un peu d'ordre, si une telle chose est possible dans ces contrées... Bien avant que l'on s'intéresse à ce pays qui, d'une certaine façon, a sonné le véritable début du XXI^e siècle, le cinéaste iranienne Samira Makhmalbaf accompagnait son père, Moshen Makhmalbaf, qui tournait Kandahar dans l'indifférence générale. Après le 11 septembre 2001, le film devenait tout à coup incontournable.

Peu de temps après les bombardements américains et la chute du régime des talibans, Samira Makhmalbaf (La Pomme, Le Tableau noir) a décidé de retourner dans ce pays qu'elle connaît bien, et qu'elle aime, une évidence devant le regard posé sur les personnages de son dernier film, À cinq heures de l'après-midi. Soucieuse de décrire avec sobriété la pauvreté endémique qui sévit là-bas, elle demeure toutefois fidèle aux préoccupations abordées dans ses films précédents, soit la condition des femmes, leur émancipation, dans des cultures machistes et autoritaires.

Dans leurs rêves d'enfants, des garçons et des filles s'imaginent vétérinaire ou pompier; dans une société où les femmes sont tenues à l'écart, voilées parce que le regard représente une offense, il fallait un certain courage à Noghreh (Agheleh Rezaie) pour déclarer vouloir devenir présidente du pays. En effet, la majorité des étudiantes de l'école laïque qu'elle fréquente souhaitent plutôt être ingénieure — à voir les ruines qui les entourent, on comprend pourquoi —

et elle ne peut pas compter sur son père (Abdolghani Yousefzai), pour l'encourager en ce sens. Acariâtre, conservateur, nostalgique d'un passé peuplé de talibans, il impose son moralisme à sa fille et à sa belle-fille (Marzieh Amiri), qui cherche désespérément son mari avec un bébé rachitique et malade dans les bras.

En plus d'imaginer des subterfuges pour contourner tous les interdits imposés par son père, traînant deux paires de souliers, l'une plus élégante que l'autre, et négligeant l'école musulmane, Noghreh tente de concrétiser son rêve de présidence avec l'aide, pas tout à fait désintéressée, d'un jeune poète (Razi Mohebi). Mais la réalité brutale d'un pays en lambeaux va la rattraper, forcée, avec sa famille, de rejoindre la cohorte des réfugiés, de se déplacer de ruines en décombres, et de prendre la route de ceux qui ne savent où aller. Le périple sera chargé d'embûches et empreint de désespoir.

La cinéaste dévoile avec sensibilité et acuité l'âme d'un pays écartelé entre ses traditions séculaires et étouffantes, et un avenir qui ne s'annonce guère radieux

Des maladrances

L'urgence du propos et sa troublante actualité excusent parfois certaines maladrances, car À cinq heures de l'après-midi reflète tout autant la connaissance profonde de Makhmalbaf sur cette situation complexe que sa volonté acharnée d'y porter son message. Ce qui s'illustre dans plusieurs scènes explicatives, où le discours se révèle plus insistant qu'éloquent, martelant ses arguments à travers les propos des personnages d'une manière parfois pédagogique, et donc répétitive.

Il y a tout de même un souffle poétique — comme l'annonce le titre, inspiré d'un poème de Lorca — qui balaie ce film et ces décors de fin du monde. C'est là que le cinéaste dévoile avec le plus de sensibilité et d'acuité l'âme d'un pays écartelé entre ses traditions séculaires et étouffantes, et un avenir qui ne s'annonce guère radieux. Filmant cette histoire dans des conditions visiblement difficiles, Samira Makhmalbaf ne se laisse pas seulement happer par la pauvreté mais va bien au-delà, mettant en valeur la beauté des femmes, même avec leur burqa, et montrant la complicité d'une famille malgré leurs divisions religieuses et politiques. Noghreh devra sans doute laisser de côté son rêve d'être présidente, mais elle porte en elle l'espoir de tout un peuple.



SOURCE EX-CENTRIS

Dans Cool And Crazy, le cinéaste norvégien Knut Erik Jensen suit 30 hommes formant un chœur au répertoire folklorique et mélancolique.

LES BORÉADES Saison 2003-2004. FRANCIS COLPION - directeur artistique. Ensemble de musique baroque sur instruments d'époque. EMPFINDSAMKEIT 26 SEPTEMBRE 2003 :: 20h00. LA ROME DES PRINCES 31 OCTOBRE 2003 :: 20h00. MESLANGES HARMONIQUES 30 JANVIER 2004 :: 20h00. INVENCIONI STRAVAGANTI 26 MARS 2004 :: 20h00. SOURIRE FRANÇAIS 21 MAI 2004 :: 20h00. BILLET SIMPLE 23\$:: 18\$:: 12\$. ABONNEMENT OU PASSEPORT* 98\$:: 78\$:: 50\$.

Le Domaine Forget Déjeuner-bénéfice annuel. Saint-Irénée QC, Charlevoix. Sous la présidence d'honneur de Monsieur Yvon Charest. Le Dimanche 5 octobre 2003 à 10h30 à la Salle Richelieu du Fairmont Le Manoir Richelieu de La Malbaie. Prix du billet : 130\$. Information ou réservations : (418) 452-8111 ou 1 888 DFORGET.

Nouvel Ensemble Moderne direction LORRAINE VAILLANCOURT. Saison 2003-2004. Mercredi 10 septembre 2003, 20 h CONCERT DE LA RENTRÉE/LANCEMENT DE LA QUINZIÈME SAISON. Samedi 27 septembre 2003, 14 h à 17 h RÉPÉTITION PUBLIQUE. Mercredi 29 octobre 2003, 20 h CONCERT DE MUSIQUE ESPAGNOLE I : AUTOUR DE FRANCISCO GUERRERO (1951-1997).

À CINQ HEURES DE L'APRÈS-MIDI. Réalisation: Samira Makhmalbaf. Scénario: Samira Makhmalbaf, Moshen Makhmalbaf. Avec Agheleh Rezaie, Abdolghani Yousefzai, Razi Mohebi, Marzieh Amiri. Image: Ebrahim Ghafari. Montage: Moshen Makhmalbaf. Musique: Mohamad Reza Darvishi. Iran-France, 2003, 101 minutes. ANDRÉ LAVOIE. Les médias d'ici scrutent de nouveau l'Afghanistan, non pas pour rendre compte des misères quotidiennes d'une population meurtrie et laissée à elle-même mais parce que de valeureux soldats canadiens vont tenter d'y mettre un peu d'ordre, si une telle chose est possible dans ces contrées... Bien avant que l'on s'intéresse à ce pays qui, d'une certaine façon, a sonné le véritable début du XXI^e siècle, le cinéaste iranienne Samira Makhmalbaf accompagnait son père, Moshen Makhmalbaf, qui tournait Kandahar dans l'indifférence générale. Après le 11 septembre 2001, le film devenait tout à coup incontournable. Peu de temps après les bombardements américains et la chute du régime des talibans, Samira Makhmalbaf (La Pomme, Le Tableau noir) a décidé de retourner dans ce pays qu'elle connaît bien, et qu'elle aime, une évidence devant le regard posé sur les personnages de son dernier film, À cinq heures de l'après-midi. Soucieuse de décrire avec sobriété la pauvreté endémique qui sévit là-bas, elle demeure toutefois fidèle aux préoccupations abordées dans ses films précédents, soit la condition des femmes, leur émancipation, dans des cultures machistes et autoritaires. Dans leurs rêves d'enfants, des garçons et des filles s'imaginent vétérinaire ou pompier; dans une société où les femmes sont tenues à l'écart, voilées parce que le regard représente une offense, il fallait un certain courage à Noghreh (Agheleh Rezaie) pour déclarer vouloir devenir présidente du pays. En effet, la majorité des étudiantes de l'école laïque qu'elle fréquente souhaitent plutôt être ingénieure — à voir les ruines qui les entourent, on comprend pourquoi —

Culture

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez
L'AGENDAeXCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

TRIPLETTES

SUITE DE LA PAGE E 1

en tout ont travaillé sur *Les Triplettes de Belleville*, dont 70 à Montréal. Les êtres vivants, humains, chien, grenouilles et compagnie, sont conçus en animation 2D, c'est-à-dire dessin par dessin (il en faut 50 pour cinq secondes de film), mais des objets et des décors relèvent de l'animation 3D.

On connaissait déjà de Sylvain Chomet son animation exercée dans une veine plus mélancolique, *La Vieille Dame et les pigeons*, film en partie conçu à Montréal lui aussi, qui a abouti en nomination aux Oscars et aux Césars. Il avait mis dix ans à le financer et à le monter. «*Ça me donnait le temps d'imaginer l'histoire des Triplettes.*»

Devant l'écran, les Québécois trouveront aux décors de Belleville, cette ville imaginaire d'Amérique du Nord, des airs de déjà-vu. La mégapole est un mélange de Montréal, avec son pont Jacques-Cartier et ses escaliers en tire-bouchons, de Québec (le Château Frontenac est au poste) et du New York tentaculaire. Les héros passent sur le Saint-Laurent, devant les baleines de Tadoussac, Charlevoix. «*J'ai inventé un Montréal mégapole, imaginant ce que la ville serait devenue si les capitaux n'avaient pas fui vers Toronto. On dessinait avec Montréal devant les yeux, à travers les fenêtres. Ça nous inspirait des images.*»

L'erreur de Disney

Sylvain Chomet a été formé en Angleterre pour la technique des dessins animés, mais il avait d'abord étudié la bédé à Angoulême. À son avis, l'animation commence par l'observation des êtres. Le reste repose sur des idées, mais le film naît vraiment au storyboard. Il a mis deux ans à dessiner son histoire avant de la monter. Le film est très cher, 12,8 millions de dollars canadiens.

Ne comptez pas sur Sylvain Chomet pour s'extasier devant les animations américaines. Elles le déçoivent, en fait. «*Les studios Disney ont fait des choses merveilleuses dans le passé. Autrefois, ce sont des artistes qui travaillaient en animation alors qu'aujourd'hui, leurs films sont des productions. Mais l'animation 2D retrouve en Europe ses lettres de noblesse. Avec Les Triplettes de Belleville, j'ai prouvé qu'on pouvait faire un long métrage d'auteur en animation et obtenir un succès commercial. Michel Ocelot, avec Kirikou et la sorcière, l'avait démontré aussi avant moi. Tant mieux, après tout, si on ne fait pas les choses comme des Américains...*»



SOURCE FFM

Dans *Les Triplettes de Belleville*, les êtres vivants, humains, chien, grenouilles et compagnie, sont conçus en animation 2D, c'est-à-dire dessin par dessin.

Sylvain Chomet confie avoir trouvé pénible l'attitude des studios d'animation montréalais, Cinar et compagnie, qui ont snobé son travail tout au long du processus des *Triplettes* et ne sont jamais venus voir l'équipe au travail. «*En plus, il a été difficile de recruter des animateurs à Montréal pour notre projet. Tout le monde n'avait pas envie de passer deux ans sur un film et j'ai la réputation d'être très exigeant. On a formé des animateurs, souvent très jeunes, Belges, Français, Québécois, qui ont cru au projet et avaient envie de s'y investir. À Montréal, les professionnels sont plutôt formés aux techniques des studios et notre méthode dérangeait le milieu.*»

L'animateur est retourné vivre en France, mais avec *Les Triplettes de Belleville* dans sa besace et le succès accolé à son nom. Sa prochaine production sera française, mais dans un tout autre registre que son film précédent. «*Ce sera une animation 2D qui se déroulera à l'époque de la Commune de Paris. Les Français avaient alors si faim qu'ils mangeaient leurs animaux et ont même abattu ceux du zoo de la ville. L'action passera à travers le regard des animaux, mais ceux-ci ne parleront pas plus que les humains des Triplettes. Chose certaine, je ne voulais pas me répéter en creusant encore la veine de l'humour absurde. Pas question de reproduire l'erreur des studios Disney...*»



SOURCE CINÉMA DU PARC

Dans la deuxième partie, *The Cuckoo*, d'Alexander Rogozhkin, bascule radicalement du côté du conte humaniste et grivois, de la métaphore à saveur de village global.

La guerre est finie

THE CUCKOO

Réalisation et scénario: Alexander Rogozhkin. Avec Anni-Kristiina Juuso, Ville Haapasalo, Viktor Bychkov. Image: Andrei Zhegalov. Montage: Julia Roumyantseva. Musique: Dmitry Pavlov. Russie, 2002, 100 minutes. Version originale avec sous-titres anglais.

ANDRÉ LAVOIE

Paradis perdu, tour de Babel, auberge espagnole, institution européenne ou agence onusienne: *The Cuckoo*, du réalisateur russe Alexander Rogozhkin, ressemble un peu à tout cela à la fois, se moquant de l'absurdité meurtrière de la guerre et prônant les bienfaits consolateurs de l'amour. Le propos n'est certes pas nouveau mais la démarche de Rogozhkin s'aventure avec bonheur aux limites de l'absurde tout en étant quelque peu à l'étroit dans certains partis pris contraignants, dont celui de la langue des personnages.

Dans le tumulte des champs de bataille, isolé de tout, il est parfois difficile de s'imaginer que la guerre est finie, même quand les grands de ce monde en ont décidé ainsi. *The Cuckoo* se déroule au moment où retentissent en Europe les dernières bombes de la Seconde Guerre mondiale, en 1944. La Finlande a été envahie par les nazis et ceux-ci ont enrôlé bien des jeunes Finlandais pour les aider à attaquer une armée soviétique qui avance avec détermination. Il n'en faut pas plus pour que, au milieu de la débâcle et dans les rangs des armées, la confusion s'installe.

Considéré comme un traître par ses supérieurs parce qu'il prône le pacifisme, on décide de punir Veiko (Ville Haapasalo) en l'attachant au sommet d'un rocher, vêtu d'un uniforme nazi, cible idéale pour les soldats russes. De son côté, Ivan (Viktor Bychkov), capitaine mais dont le titre ne le protège pas d'accusations pour activités antisoviétiques, est fait prisonnier. Lors d'une attaque aérienne, Ivan réussit à s'échapper, non sans blessures graves, mais il est soigné par une jolie Lapone, Anni (Anni-Kristiina Juuso), qui vit seule depuis des années dans un lieu isolé. Après avoir déployé des trésors d'imagination, Veiko se délivre de ses chaînes et ses pas le conduisent également chez Anni.

Après cette première partie peu bavarde où le cinéaste crée une certaine tension et multiplie les obstacles — surtout pour Veiko, dont les efforts captivent par leur ingéniosité — avant la rencontre des trois protagonistes, *The Cuckoo* bascule radicalement du côté du conte humaniste et grivois, de la métaphore à saveur de village global. Quand l'un s'exprime en finnois, l'autre en russe, avec au centre une femme qui ne connaît que le sami, la langue des Lapons, et qui, après des années sans contacts sexuels, ne pense qu'à cela, ou à peu près, les com-

promis ne se comptent plus et les tentatives de rapprochement deviennent laborieuses.

Témoin privilégié, le spectateur est le seul à comprendre les tirades de chacun, découvrant l'impossibilité des personnages à se rejoindre par les mots, ce qui n'est pas sans provoquer quelques situations cocasses. Ils réussiront pourtant à dépasser ces murs d'incompréhension à travers les gestes du quotidien, les rivalités — avec son costume nazi, Veiko est considéré comme un fasciste par Ivan même si le Finlandais s'évertue à lui expliquer qu'il est du côté de la paix et connaît la culture russe — et bien sûr en obtenant les faveurs d'Anni. Ses cris

de jouissance rompent la tranquillité de la forêt finlandaise qui entoure le curieux trio.

On ne peut s'empêcher de voir deux films dans *The Cuckoo*: d'abord une lutte pour la survie, économe en bavardages et riche en péripéties, ensuite une fable antimilitariste avec l'humour comme principale stratégie offensive. Le cadre enchanteur magnifiquement capté par le cinéaste, la personnalité bouillonnante des deux acteurs masculins et la candeur d'Anni-Kristiina Juuso compensent largement un scénario qui ne donne pas toujours dans l'épure et la subtilité, martelant un message que l'on comprend vite. Même au-delà des barrières des langues.

studio
TANGO
montréal

cours de
TANGO ARGENTIN
de tous les niveaux

www.studiotango.ca

cours d'initiation
GRATUIT

mercredi 10 sept: 19h
jeudi 11 sept: 19h
lundi 15 sept: 17h30
mardi 16 sept: 20h

téléphonez pour réserver vos places!

NOUVELLE ADRESSE!
studio TANGO montréal
643 Notre Dame O., #200
Square Victoria

514 844 2786

École de tango
tAngueRa

Nouvelle adresse
avec salle climatisée
Dès le 5 septembre

5359, avenue du Parc
Montréal
www.tangueria.org
info@tangueria.org

Cours de tango argentin

session automne 2003
du 22 septembre au 29 novembre

Réservation par téléphone: 514.495.8645

Cours d'initiation gratuits:
15, 16 et 18 sept.
de 19h00 à 20h30
17 sept. de 21h00 à 22h30

Orchestre symphonique de Laval



Le piano prodigieux

Alain Lefèvre

Rachmaninov, Concerto pour piano N° 2 / Piano Concerto n° 2

Beethoven, Symphonie N° 5 / Symphony n° 5

Soliste / Soloist: Alain Lefèvre, piano

Chef / Conductor: Jean-François Rivest

Le mercredi 17 septembre 2003 à 20h / Wednesday, September 17, 2003 at 8:00 p.m.
Salle André-Mathieu - 475, boul. de l'Avenir, Laval

www.osq.qc.ca Information: 450 978-3666 Billetterie: 450 667-2040 Admission: 514 790-1246

OSQ Québec

SALLE ANDRÉ-MATHIEU

Desjardins Hydro Québec

Courrier LE DEVOIR

la marque
symphonique
de Québec

OSQ

T a i m i

DEMANDEZ
notre brochure de saison détaillée
au (418) 843-8486
OSQ.ORG

LE DEVOIR

Cinéma

Sale affaire

Sur fond d'immigration clandestine et de trafic d'organes, Stephen Frears continue à dénoncer la bonne conscience

MARTIN BILODEAU

L'Anglais Stephen Frears passe son temps à nous rassurer. À nous conforter, d'abord, dans notre idée qu'il n'est pas à sa place à Hollywood (*Hero, The Hi-Low Country*). À nous confirmer, ensuite, que sa place est plus bas, parmi les humains, qu'importe s'ils ont du linge sale à laver (*My Beautiful Laundrette*), des bas instincts à satisfaire (*Prick Up Your Ears, Sammy and Rosie Get Laid*) ou des combats sociaux à mener (*The Snapper*). Ou encore des scandales épouvantables à dénoncer, ce qu'il accomplit avec humeur et humour dans *Dirty Pretty Things*, son dernier long métrage sur fond d'immigration clandestine et de trafic d'organes, présenté en primeur l'an dernier à Toronto, où je l'ai rencontré.

«Rien n'est plus dangereux qu'un homme vertueux», nous avertit un des personnages de cette comédie qui s'inscrit à la fois dans la continuité de *Dangerous Liaisons*, son film le plus noir, et de *My Beautiful Laundrette*, son plus optimiste, qui le fit connaître en 1984. À la différence notable que «Laundrette parlait de la fin de l'Empire, de la logique de l'Empire. Les personnages de *Dirty Pretty Things* [qui prend l'affiche ce week-end à Montréal] n'ont rien à voir avec l'Empire. Ils sont turcs, somaliens, etc. On ignore d'où ils viennent, leur histoire est affaire d'immigration. Ils composent cette énorme sous-classe de gens qui ont pour seul point commun de n'avoir aucune identité légale, aucune identité non plus dans l'esprit de ceux qui, de toute façon, ne les voient pas».

Les héros de cette grande œuvre en mineur sur «l'isolement, l'aliénation et l'exploitation» sont des sans-papiers préposés à l'entretien d'un grand hôtel londonien qui abrite des activités clandestines sur lesquelles le héros, d'origine somalienne et lui-même porteur d'un lourd secret (Chiwetel Ejiofor), fera accidentellement la lumière. «Ces gens dont je parle font le sale boulot que personne ne veut faire. Je suis certain que le gouvernement est au courant de la situation et qu'il fera semblant de ne rien voir tant et aussi longtemps qu'ils ne remonteront pas à la surface», explique le cinéaste de 62 ans, qui à son tour a voulu exposer un grand tabou, celui du trafic d'organes dont les sans-papiers sont des fournisseurs réguliers en Europe, s'offrant au bistouri contre la promesse d'un passeport ou d'un visa.

«C'est un sujet brûlant d'actualité en Europe, et j'ai voulu le raconter d'une façon très américaine, qui nous promène de la comédie romantique au thriller», confie ce natif du Leicestershire boulimique de ciné-

ma qui, l'Atlantique franchi, s'est réfugié dans le cinéma de genre, passant avec souplesse du fantastique (*Mary Reilly*) au film noir (*The Grifters*). «Contribuer à un genre, c'est quelque chose que je comprenais. Je savais dans quels registres et baisses je me trouvais. Je ne prétends pas connaître grand-chose aux sociétés nord-américaines, aussi c'est un réflexe de timidité qui m'impose de faire là-bas des films moins naturalistes ou réalistes. Par contre, j'en sais long sur le cinéma américain, que j'ai regardé toute ma vie».

The Grifters et *High Fidelity* restent là-bas ses plus belles réussites, même s'ils n'ont connu (injustement) que des succès d'estime. Aucun de ses films, par exemple, n'a eu le rayonnement d'*Amélie Poulain*. C'est d'autant plus ironique qu'au moment de compléter la distribution de *Dirty Pretty Things*, Frears n'avait pas encore vu le film de Jean-Pierre Jeunet. On lui avait pourtant parlé d'une jeune actrice, Audrey Tautou, qui ne parlait pas sa langue mais qui rêvait de relever des défis, fût-ce en anglais, fût-ce dans le rôle d'une immigrante turque dont le héros de *Dirty Pretty Things* s'éprendrait. Dès leur première rencontre, Tautou, apprenant que Frears n'avait pas vu son *Amélie*, lui fait promettre de ne pas le faire. «Le film était au sommet de son succès et elle avait peur qu'une fois que j'aurais connu *Amélie*, Audrey ne m'intéresserait plus», résume avec humour le cinéaste, qui dit par ailleurs re-



Audrey Tautou dans *Dirty Pretty Things* de Stephen Frears.

mercier le ciel à genoux de s'être vu offrir de raconter une histoire inédite, chose qui, de son aveu, arrive très rarement dans la carrière d'un cinéaste. «Je peux voir, comme

Renoir le disait, que je refais chaque fois le même film. Au-delà de ça, il me faut chaque fois un nouveau monde, de nouvelles textures, de nouveaux acteurs, pour avancer».

SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

COMPÉTITION OFFICIELLE • FILM D'OUVERTURE FESTIVAL DES FILMS DU MONDE 2003

SERGE THÉRIAULT GILLES RENAUDSÉBASTIEN DELORME
DANNY GILMORE FANNY MALLETTE

«La distribution est extraordinaire. Les acteurs font autant rire que pleurer. Après *Les Invasions Barbares* et *La Grande Séduction*, *Gaz Bar Blues* complète le tour du chapeau du cinéma québécois pour l'été 2003. À voir!»

Radio-Canada

★★★
«Des dialogues haut de gamme!»
Radio-Canada

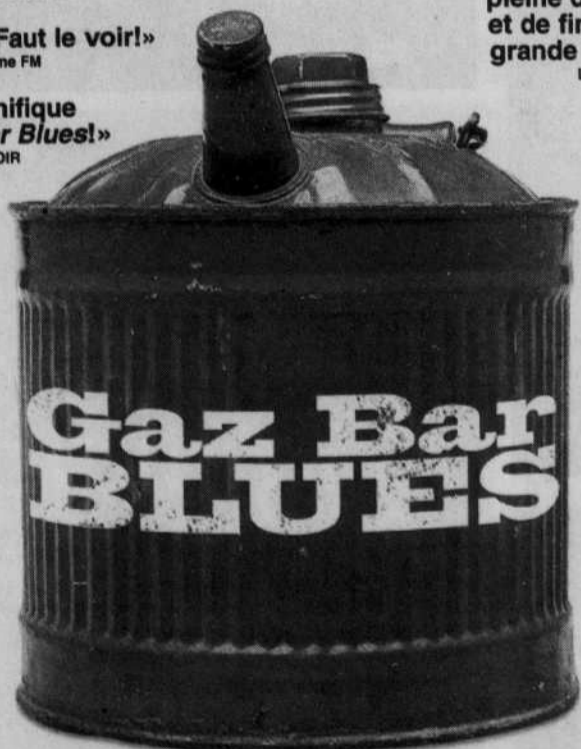
«*Gaz Bar Blues* est loin de laisser indifférent.»
La Presse

«La vision du monde de Louis Bélanger fait du bien et rend heureux.»
ICI

«Magnifique!»
Radio-Canada

«Touchant! Faut le voir!»
Rythme FM

«Magnifique *Gaz Bar Blues!*»
VOIR



Un film de Louis Bélanger



FILM TONIC présente une production COOP VIDÉO DE MONTRÉAL et LES PRODUCTIONS 23 inc.
SERGE THÉRIAULT GILLES RENAUD-SÉBASTIEN DELORME DANNY GILMORE MAXIME DUMONTIER FANNY MALLETTE GASTON CARON
GASTON LEPAGE DANIEL GADOUAS CLAUDE LEGAULT RÉAL BOSSÉ scénario LOUIS BÉLANGER réalisation LOUIS BÉLANGER
distribution des rôles EMMANUELLE BEAUGRAND-CHAMPAGNE assistante à la réalisation CAROLE DOUCET direction photo JEAN-PIERRE ST-LOUIS
conception visuelle ANDRÉ-LINE BEAUPRANT costumes SOPHIE LEFEBVRE montage LORRAINE DUFOUR son GILLES CORBEIL LOUIS COLLIN HANS PETER STROBL
musique GUY BÉLANGER CLAUDE FRADETTE producteur délégué RÉAL CHABOT productrice LORRAINE DUFOUR ventes internationales FILM TONIC

PRÉSENTEMENT À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON	FAMOUS PLAYERS STARTE	CINÉMA Beauharnois	MÉGA-PLEX* GUZZO
QUARTIER LATIN	MONTRÉAL	2395, Boulevard E. 721-5500	JACQUES CARTIER 14
CINÉMA ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODÉON	CINÉMA TROISPIÈRE	CINÉMA 9
BOUCHERVILLE	LACHENAIE	GATINEAU	FLUR DE LYS
MAISON DU CINÉMA	CINÉMA PINE	TRUIS-RIVIÈRES O.	
SHERBROOKE	STE-ADELE	VERSION ORIGINALE FRANÇAISE	EX-CENTRIS 514.842.2208
		AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS	SON DIGITAL

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS
www.allianceatlantisvivafilm.com

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 6 AU 12 SEPTEMBRE 2003

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages
★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages
★★★★★★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

ROGER FRAPPIER ET RENÉ MALO PRÉSENTENT
PHILIPPE NOIRET

"TOUS AU NOIRET-HUGO!
UNE GRANDE HEURE DE MAGIE!"
- LE MONDE

VICTOR HUGO

LES CONTEMPLATIONS
DU 11 AU 14 ET DU 16 AU 21 SEPTEMBRE 2003

MONUMENT-NATIONAL
BILLETTERIE: 871-2224

PLUS DE 3 MILLIONS \$ AU BOX OFFICE ET ÇA CONTINUE!

Grand Gala Festival International du Film de Toronto 2003

BIENTÔT SUR LES ÉCRANS DE PLUS DE 30 PAYS
DONT : États-Unis, France, Italie, Angleterre, Espagne et Australie.

«JE N'AVAIS PAS RI AUTANT DEPUIS LONGTEMPS!»
Peter Onorati, RAO - Québec

Mambo Italiano
avec EMILIE GAUREAU et STEVE GALLICCO
scénario DENISE ROBERT DANIEL LUKAS
mise en scène EMILIE GAUREAU

À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE	VERSION ORIGINALE EN ANGLAIS
FAMOUS PLAYERS	VERBODEN ORIGINALS
PARISIEN	MONTRÉAL
CINÉPLEX ODÉON	ST-BRUNO
LABALLE (Place)	ST-JEAN
CARTIOT	LAZA REPERTORY
SON DIGITAL	VICTORIAVILLE
VERBODEN ORIGINALS	DES SOURCES 10
PARAMOUNT	KULL
FAMOUS PLAYERS	VICTORIAVILLE